

## **Varujan Vosganian: Le Livre des chuchotements**

### **Chapitres sept et huit**

Traduction: Marily Le Nir et Laure Hinkel

Editions des Syrtes, Genève, 2013

#### SEPT

– Ne touchez pas à leurs femmes, avait dit Armen Garo. Ni aux enfants.

Tous les membres de la Mission spéciale s'étaient rassemblés au siège du journal Djagadamard. Ils avaient été soigneusement sélectionnés un à un. Puis on avait gardé dans le groupe ceux qui avaient déjà participé à ce genre d'action, que ce soit pour leur propre compte ou dans des embuscades. «Je n'ai confiance qu'en ceux qui ont déjà tué», avait décidé Armen Garo.

Ils reçurent les photos des gens qu'ils devaient débusquer dans leurs cachettes.

Celles-ci pouvaient se trouver n'importe où, de Berlin à Rome et jusque dans les steppes de l'Asie centrale. Talaat Pacha, le ministre de l'Intérieur, aux épaules larges et au cou épais, avait un corps robuste, dont la tête, avec son menton carré et les mâchoires prêtes à déchiquer, semblait plutôt être le prolongement de sa poitrine puissante. Et, au bas de la photo, ses poings deux fois plus grands que ceux d'un homme normal trahissaient son agressivité.

Auprès de lui, fragile et les traits fins, son épouse, en robe blanche, avec un chapeau de dentelle à la mode européenne, si différent du fez du pacha. Puis Enver, menu, grandi par les talons hauts de ses bottes. Regard hautain et doigts fins, pinçant le bout de ses moustaches, fier de ses broderies cousues de fil d'or de commandant de l'armée et qui, retombant en abondance de ses épaules et couvrant une partie de sa poitrine étroite, cherchaient à masquer ses origines modestes de fils d'une femme qui, pour l'élever, avait pratiqué un des métiers les plus méprisés, celui de laveuse de morts. Sur une des photos, son bras mince, possessif et pourtant timide, enlaçait la taille délicate de son épouse Nadjeh, princesse du harem impérial et donc fille du sultan. Enver, fils de la laveuse de morts et gendre du sultan, s'efforçait de paraître altier, les traits figés, entre les portraits de ses idoles, Napoléon et Frédéric le Grand. Djemal Pacha faisait figure de Lépide dans ce triumvirat belliqueux. Avec son

aspect ordinaire, n'eût été ses épaulettes de ministre de la Marine, il serait passé tout à fait inaperçu, bien qu'il fût de son mieux pour marcher sur les pas de Talaat en matière de brutalité et imiter l'arrogance d'Enver. Ensuite, le docteur Nazim et Bekhaeddin Sakir, les idéologues du parti Union et Progrès, qui avaient eu l'idée de faire libérer les criminels des prisons, de les enrôler dans l'armée pour surveiller les convois d'Arméniens et les massacrer au moment décisif. Nous ne savons si leurs femmes à eux étaient belles, elles étaient rondelettes, avaient les cheveux noirs, mais on distinguait mal leurs traits, car les seules photos conservées du temps de leur jeunesse les représentent le visage couvert d'un voile, pleurant au chevet de leurs maris couchés dans un cercueil, après que le groupe de justiciers eut achevé sa mission. Et puis il y a les autres, Djemal Azmi, le préfet de Trébizonde, Bekhboud Khan Djivanchir... Armen Garo brandit les photos de Talaat et d'Enver avec leurs épouses. Il regarda ses hommes tour à tour: Solomon Tehlirian, Aram Yerganian, Archavir Siraguiyan, Khratchi Papazian, Missak Torlakian.

– Ne tuez pas les femmes, répéta-t-il. Ni leurs enfants.

La date à laquelle eut lieu cette réunion n'a pas d'importance pour nous. *Le Livre des chuchotements* n'est pas un livre d'histoire, mais un recueil d'états de conscience. C'est pourquoi il devient translucide et ses pages sont transparentes. Il est vrai qu'il y a dans *Le Livre des chuchotements* beaucoup de dates précises, mentionnant le jour, le lieu et l'heure. La plume va trop vite, mais elle décide parfois de musarder en nous attendant, le lecteur et moi, alors elle donne peut-être plus de détails qu'il n'en faudrait. Chaque mot en plus éclaire mais par là même réduit.

Ainsi donc, même si nous en effacions toute succession d'années et tout décompte des jours, *Le Livre des chuchotements* garderait tout son sens. Ce genre de chose est arrivé aux hommes, partout et toujours. En fait, *Le Livre des chuchotements* reste dans sa substance le même pour toute époque, comme un choral de Jean-Sébastien Bach, comme une porte étroite par laquelle les hommes passent en se baissant ou en se serrant les uns contre les autres.

– Avant tout, ils ont tué notre poète, dit Chavarche Missakian.

Le siège du journal avait échappé au désastre comme par miracle. D'ailleurs, pour tous les Arméniens de la capitale, après le massacre commencé le 24 avril

1915, quand des centaines d'intellectuels avaient été arrêtés et la plupart assassinés, la révocation de l'ordre de déportation fut considérée comme un miracle. Ils devaient partager le destin des autres communautés arméniennes, être chassés de leurs maisons et dépouillés de tous leurs biens, mais subirent un sort plus dur, car, à la différence des Arméniens de Van, Sivas ou Adana, ils traversaient en convois tout le plateau d'Anatolie, vers les déserts de Syrie, et là, quand ils n'étaient pas exterminés par les troupes de criminels armés ou par les bandes de nomades, ils mourraient de faim et de froid au coeur des vastes camps de tentes improvisées dans le désert, où les gens tombaient victimes de la chaleur brûlante du jour et du gel de la nuit qui se les partageaient à part égale. Interdit en avril 1915, l'organe central de presse de la Fédération révolutionnaire arménienne, appelé alors Azadamard, reparut en 1918 sous un nouveau nom, qui évoquait cependant le premier : Djagadamard. À cette époque, Chavarche Missakian en était le rédacteur en chef et était venu reprendre ses fonctions. Il restait dans son coin, il ne faisait pas partie de la Mission spéciale, mais il avait une autorité indispensable à Armen Garo et Chakhan Natali. Une autorité qui n'émanait pas de sa stature, avec son épaule gauche penchée et sa tête de travers, mais justement du manque de toute allure impressionnante. Son infirmité en imposait aux autres parce qu'elle rappelait l'obstination avec laquelle il avait résisté aux tortures dans la prison militaire où il avait été incarcéré en mars 1916 et d'où, quelques mois plus tard, il s'était arraché des mains de ses tortionnaires en se jetant dans la cour intérieure, du haut du troisième étage. Il avait survécu à ses graves blessures et avait été libéré le 27 novembre 1918, lorsque les troupes alliées occupèrent la capitale. Mais son corps, aux os brisés, avait pris sur lui tous les travers du monde, rappelant à tous qu'il en avait fini avec la peur de la mort.

Leurs ennemis savaient que pour les anéantir en tant que peuple il fallait absolument assassiner le Poète. Pour un peuple menacé et opprimé, le Poète devient un guide. Daniel Varujan avait été arrêté en même temps que les autres intellectuels le 24 avril 1915. Il fut attaché à un arbre et lapidé, puis laissé aux bêtes et aux esprits de la nuit. Certaines légendes prétendent qu'il est vivant et, au moment de l'incendie de Smyrne, il y eut des témoins pour raconter qu'ils avaient vu un instant son image dans les miroirs en flammes. La seule chose vérifiable, parmi toutes ces légendes sur la résurrection de Daniel Varujan, est

que si l'on sait où se trouve le lieu où il endura la passion attaché au tronc d'un arbre, donc à une croix vivante, on ne connaît pas l'endroit de son tombeau. Tout en ayant la preuve de sa mort et même en connaissant le nom de son bourreau – Oghouz Bey, commandant de Tchangouiri –, et sans aucune indication sur sa tombe, nous pouvons nous laisser tenter par l'idée de sa résurrection.

D'autres, parmi tous ceux arrêtés le 24 avril 1915, par exemple les deux membres du Parlement, le député de Constantinople, Krikor Zohrab, et celui d'Erzeroum, Vartkes Seringoulian, arrivèrent jusqu'aux déserts syriens, à Ourfa, puis à Alep. Roessler, le consul allemand d'Alep, en parle dans une lettre adressée à l'ambassadeur d'Allemagne à Washington: «Zohrab et Vartkes effendi se trouvent à Alep et font partie d'un convoi à destination de Diarbekir. Pour eux, c'est la mort assurée. Zohrab est cardiaque, l'épouse de Vartkes vient d'accoucher.» J'ai appris bien des choses sur les crimes perpétrés du temps de mes grands-parents, moins par les témoignages des survivants que par la vantardise des assassins.

Quelle différence entre la timidité de ceux qui meurent et l'arrogance de ceux qui tuent... C'est ainsi que nous apprenons qu'ils furent éventrés à la baïonnette, qu'on fit sauter la cervelle de Vartkes, que la tête de Zohrab fut écrasée à coups de pierres. Leurs corps furent dépecés et abandonnés. Si certains s'étaient encore donné la peine d'enterrer les nombreux morts de ces jours-là, ils n'auraient pas pu les reconnaître d'après les restes de leurs corps fracassés.

Mais le monde va de l'avant. Le lieu où fut assassiné Daniel Varujan s'appelle Tuna. Avant d'être arraché aux autres, le poète dit: «Prenez soin de mon fils qui vient de naître. Qu'on le baptise Varujan.»

– Nous les vengerons, lui et les autres, dit Armen Garo, fixant Chavarche Missakian droit dans les yeux. C'est justement pourquoi vous ne devez pas toucher à leurs femmes ni à enfants. Nous ne sommes ni voleurs de morts ni assassins de femmes.

Ils étaient installés dans le premier cercle.

– Armen a raison, dit Chavarche Missakian. Suivez l'exemple du général Dro. En ce temps-là, Dro n'était pas encore général. Il n'avait que vingt et un ans en février 1905, quand les massacres de Bakou démarrèrent pour durer trois jours.

Quelques milliers d'Arméniens furent tués par les bandes tatares. Et le prince Nakhashidzé, gouverneur du tsar, ne fit rien pour protéger la population arménienne, malgré les cris de désespoir de celle-ci et, de plus, il fournit des armes aux attaquants. Le Comité central de la Fédération révolutionnaire arménienne fit alors savoir au gouverneur général Nakhashidzé que le parti l'avait condamné à mort. Le jeune Drastamat Kanayan, que nous avons déjà rencontré sous le nom de général Dro, fut chargé d'exécuter la sentence. Au jour dit, Dro attendit le cortège du gouverneur dans une rue étroite, là où les cavaliers cosaques de sa garde ne pouvaient pas chevaucher autour de la calèche princière. La bombe avait été placée dans un petit sac et recouverte de grappes de raisin. Mais, voyant que le prince était accompagné de sa femme, Dro hésita et finalement renonça, se contentant de le regarder passer. Il attendit jusqu'à la tombée de la nuit. Au retour, il n'y avait que le prince dans la calèche. Au moment où le cortège arrivait à sa hauteur, Dro lança la musette et détala. L'explosion fut terrible. Plusieurs cavaliers de la garde gouvernementale furent déchiquetés en même temps que Nakhashidzé. Dro réussit à disparaître en profitant de la panique et la nuit même quelques camarades l'aidèrent à franchir la frontière turque. Il resta là-bas neuf ans, jusqu'au début de la guerre.

– Mais, à l'époque, Dro ne pouvait pas imaginer ce qui allait arriver, dit Archavir Siraguian.

Personne ne pouvait l'imaginer. Les dirigeants arméniens avaient aidé les Jeunes-Turcs à arriver au pouvoir, en escomptant qu'ils mettraient fin aux atrocités du sanguinaire sultan Abdul Hamid. Vartkes effendi, le futur député d'Erzeroum, avait caché chez lui Halil Bey, au moment de la contre-révolution, celui-là même qui plus tard ordonnerait sa mort. Dro pensait certes qu'une femme n'avait pas à payer pour les péchés de son mari, mais, ironie du sort, trente ans plus tard, à Omsk, Staline ferait tuer son épouse qui payerait donc pour les faits de son mari. L'un de ses fils serait tué le même jour.

– À Trébizonde, avait dit Missak Torlakian, quelques centaines de femmes, leurs enfants et des vieillards qui ne pouvaient pas marcher furent embarqués sur des radeaux et emmenés au large. Dans tout ce malheur, les femmes s'étaient réjouies quand on leur avait dit qu'elles feraient une partie du trajet sur l'eau, leur évitant ainsi une fatigue supplémentaire. Mais, le lendemain, les radeaux revinrent à vide. Les femmes avaient été noyées en mer. Il en fut de

même à Ounah, à Ordou, à Tireboli, à Kerassonde et à Rizé. Pas une femme de mon village, Ghioushain, n'arriva en convoi jusqu'à Meskene, à Rakka, à Ras-el-Aïn ou Deir-ez-Zor, ce qui signifie qu'elles moururent toutes en route, de faim, par balles ou sous les couteaux.

Dans le vilayet de Kharpout, dit Solomon Tehlirian, on tua, en juin, les notables, puis on déporta les hommes des villages et des villes. Les convois ne furent constitués que de femmes, de vieillards et d'enfants. À Arabkir, les femmes furent embarquées dans des canots et noyées. Les enfants arméniens de l'orphelinat allemand furent noyés dans le lac tout proche. Les femmes de Mesné, parties pour Ourfa, furent tuées en route et leurs corps jetés dans la rivière. Sur le chemin entre Sivas et Kharpout, les corps mutilés des femmes massacrées sur la rive orientale de l'Euphrate restèrent pendant des mois sur les bords des chemins ou des ravins. Il y en avait trop pour qu'on les enterrât. À la moitié de l'année 1916, leurs squelettes étaient encore apparents. Sur deux cent mille âmes que comptèrent les convois, un dixième à peine atteignit Ras-el-Aïn et Deir-ez-Zor.

– Les premières femmes arrivées à Meskene, Rakka et Deir-ez-Zor, dit Aram Yerganian, ont été les cadavres qui flottaient sur l'Euphrate. Pendant tout le mois de juin 1915, l'Euphrate était rempli de cadavres gonflés d'eau, de têtes, de mains et de pieds, pêle-mêle. Les eaux du fleuve étaient rougies, cette vision vous faisait penser que la mort venait de naître à ce moment-là.

Le cercle de ceux qui venaient témoigner s'élargit.

– On ne cesse de voir flotter des cadavres sur l'Euphrate, disait Roessler, le consul allemand d'Alep. Les corps sont tous attachés de la même manière, deux par deux, dos à dos. Ce qui prouve qu'il ne s'agit pas de meurtres au hasard, mais d'un plan d'extermination, conçu par les autorités. Les cadavres s'écoulaient vers l'aval, de plus en plus nombreux. Surtout des femmes et des enfants.

– Plus de six cents Arméniens, dit Holstein, le consul allemand de Mossoul, essentiellement des femmes et des enfants chassés de Diarbekir, ont été tués lors de leur transport sur le Tigre. Hier, les radeaux sont arrivés vides à Mossoul. Depuis quelques jours, des cadavres et des membres humains flottent

sur la rivière. D'autres convois sont en route et sans doute le même sort les attend.

– Depuis le mois de mai, des convois de milliers de personnes passent par Alep, dit Guys, ancien consul de France. Après deux ou trois jours de répit sur des emplacements spécialement aménagés pour eux, ces malheureux, pour la plupart des femmes et des enfants, ont reçu l'ordre de se diriger vers Idib, Mâna, Rakka, Deir-ez-Zor, Ras-el-Aïn, vers les déserts de Mésopotamie, et tous sont convaincus que ces lieux sont destinés à leur servir de tombes.

– Des milliers de veuves arméniennes du vilayet de Van, qu'aucun homme adulte n'accompagne, s'approchent d'Alep, dans un état misérable et à moitié nues, dit Jackson, le consul américain d'Alep. Ces convois, comme les dix à vingt groupes précédents qui sont déjà passés, sont composés de cinq cents à trois mille personnes, traînant avec eux des enfants dans un état de misère indescriptible.

Et Roessler, encore:

– Concernant les Arméniens de Kharpout, l'on m'a rapporté que dans un village situé au sud de la ville, les hommes ont été séparés des femmes. Les hommes ont été massacrés et abandonnés sur les bas-côtés de la route que les femmes devaient emprunter.

– On pourrait croire, dit Aram Andonian, celui qui a rassemblé les témoignages des survivants, que les quelques centaines d'enfants de l'orphelinat de Deir-ez-Zor n'ont jamais existé.

Ce n'est que vers la fin et pratiquement au bout du chemin que les autorités crurent avoir trouvé la solution à un problème qui semblait jusque-là insoluble: comment tuer sans laisser les corps des morts derrière soi. Non que cela leur eût tant soit peu procuré un sentiment de culpabilité, mais parce que les centaines de milliers de corps morcelés, la peau noircie sur les os, flottant sur l'eau ou gisant au fond des précipices, sans compter que ce spectacle déprimait les convois qui suivaient et les préparaient à mourir, gênaient tout de même la circulation sur les routes et les chemins de fer, rendaient l'air épais et rouge des miasmes de la mort, incitaient les Arabes à protester, car ils ne pouvaient plus utiliser l'eau des rivières pour boire, et que ces corps répandaient des épidémies. Pour se débarrasser de ces inconvénients, le massacre des enfants de Deir-ez-Zor devait être un crime parfait.

Les orphelins rassemblés de Meskene et des autres localités, où étaient installés des camps de réfugiés, furent emmenés à travers le désert vers Deir-ez-Zor. Imaginez un convoi de centaines d'enfants défigurés, couverts de loques, et titubant pieds nus dans la fournaise et le froid du désert. Les épaules couvertes de plaies sanguinolentes et grouillant de vers, poussés par des cavaliers qui les frappaient à coups de fouet ou de bâton. Les morts et les agonisants étaient jetés dans des charrettes qui accompagnaient le convoi. L'endroit où ils parvinrent finalement a pour nom Abukhakhar. Il n'y avait plus guère que trois cents enfants capables de tenir debout, le reste, bien plus nombreux, était dans les charrettes. Au pied des montagnes, en marge du désert, les soldats arrêtaient le convoi et déchargèrent les charrettes en plein champ, attendant la tombée de la nuit. Et la nuit tombée, les oiseaux du désert arrivèrent. Attirés par l'odeur du sang et par le vol des autres, puis par le vacarme des croassements et le claquement des chairs arrachées aux os, les vautours et les corbeaux du désert se précipitèrent sur les corps qui, même s'ils étaient encore vivants, n'avaient aucun moyen de se défendre. Les oiseaux visaient surtout les yeux, les joues et les lèvres, d'autant plus appétissants que les corps étaient émaciés. Pendant deux jours les oiseaux s'abattirent par nuées sur ce maigre champ au pied des montagnes et les enfants furent livrés aux becs et aux serres noires et acérées. Ce sont les Arabes nomades qui racontèrent cette histoire, épouvantés. Et l'homme qui commandait les soldats, le caporal Rahmeddin, eut de l'avancement et devint, à une rapidité surprenante, commandant de la gendarmerie de Rakka.

Les autres orphelins, restés malades et affamés à l'orphelinat de Deir-ez-Zor, furent chargés dans des charrettes par une journée glaciale de décembre. On jeta les moribonds dans l'Euphrate; le fleuve, bouillonnant en cette période de l'année, avala bien vite les corps desséchés. Après douze heures de route à travers le désert, sans la moindre nourriture, sans eau, le commandant du convoi, dont nous savons qu'il s'appelait Abdullah, mais qu'il aimait se faire appeler Abdullah Pacha, trouva trois moyens différents d'exterminer les enfants. Mais parce qu'il sentait dans le regard des soldats un soupçon d'hésitation, il attrapa un petit garçon de deux ans et le montra aux autres: «Même ce bébé, leur dit-il, doit être tué sans pitié, comme tous ceux que vous trouverez du même âge. Il viendra un jour où il se lèvera, cherchera ceux qui ont tué ses

parents et voudra se venger. Il est le fils de chien qui un jour voudra nous tuer!» Et le faisant tourner plusieurs fois en l'air, il le fracassa avec fureur contre les pierres, l'écrasant jusqu'à ce qu'il se mette à gémir. Ils installèrent une partie des charrettes les unes à côté des autres et y tassèrent autant d'enfants qu'ils purent, ils placèrent au milieu une charrette bourrée d'explosifs qui, en détonant, les anéantit, les transformant tout simplement en suie. Ceux qui n'étaient plus capables de marcher furent étendus sur le champ, couverts d'herbe sèche imbibée de pétrole à laquelle on mit le feu. Quant à ceux qui n'avaient pu être entassés dans les charrettes, on les poussa dans des grottes, on boucha les ouvertures avec des bouts de bois et de l'herbe qu'on enflamma, étouffant les enfants, puis on abandonna les corps violets et carbonisés. Mais même le crime le plus parfait ne peut être tout à fait parfait. Une fillette prénommée Ana s'abrita dans un recoin d'une grotte où, grâce à une fissure dans la montagne elle réussit à respirer un peu d'air. C'est ainsi qu'elle survécut et, une fois les feux éteints, au bout d'un jour et d'une nuit, elle sortit. Elle erra pendant plusieurs semaines jusqu'à Oufa, y trouva quelques Arméniens réfugiés et leur raconta le massacre des innocents.

Et, depuis le troisième cercle, retentit la voix de Djemal Pacha, le ministre de la Marine, alarmé par le grand nombre de cadavres qui flottaient sur l'Euphrate. Irrité, aussi, que le trajet des convois puisse perturber le trafic sur les voies ferrées. Alors les autorités turques se rendirent compte que, si le système d'extermination des Arméniens avait été parfaitement conçu, il avait tout de même un défaut: il avait négligé les corps des victimes. Une imperfection que Rechid Pacha, le préfet de Diarbekir tenta de rectifier de son mieux:

– L'Euphrate n'a rien à voir avec notre vilayet. Les cadavres qui y flottent doivent venir des vilayets d'Erzeroum et de Kharpout. Ceux qui meurent ici sont jetés au fond de grottes ou, le plus souvent, arrosés de pétrole et brûlés. On trouve rarement assez de place pour les enterrer.

Mais revenons au premier cercle.

– Vous n'avez pas vu les lieux où se rassemblaient les convois, ou plutôt ce qu'il en restait, dit Khratchi Papazian. À Deir-ez-Zor. Des milliers de tentes faites de guenilles. Des femmes et des enfants nus, si affaiblis par la faim que leur estomac ne supportait plus aucun aliment. Les fossoyeurs jetaient pêle-mêle dans les charrettes les morts et les moribonds, pour ne pas perdre de temps. La

nuit, ceux qui vivaient encore se couvraient du corps des morts pour se protéger du froid. Pour les mères la meilleure chose qui puisse leur arriver était qu'il se trouve un Bédouin qui prendrait leur enfant et le sauverait de cet immense tombeau. La dysenterie rendait l'air irrespirable. Les chiens fouillaient de leurs museaux les ventres ouverts des morts. Rien qu'en octobre 1915, plus de quarante mille femmes sont passées par Ras-el-Aïn, gardées par des soldats, sans aucun homme dans la force de l'âge parmi elles. La croisade des femmes martyrisées. Tout au long de la voie ferrée, la route était parsemée des cadavres éventrés de femmes violées.

– Sur un million huit cent cinquante mille Arméniens qui habitaient dans l'Empire ottoman, environ un million quatre cent mille ont été déportés. Parmi les quatre cent cinquante mille autres, environ deux cent mille ont échappé à la déportation, surtout la population de Constantinople, Smyrne et Alep. L'avance des troupes russes a sauvé la vie des deux cent cinquante mille autres qui se sont réfugiés en Arménie russe, où ils moururent en nombre du typhus ou de la faim. Les autres ont eu la vie sauve mais ils perdirent pour toujours leur contrée natale. Sur presque un million et demi d'Arméniens déportés, dix pour cent à peine ont atteint Deir-ez-Zor, terminus des convois. En août 1916, ils ont été expédiés en direction de Mossoul, mais ils allaient mourir dans le désert, avalés par le sable, ou entassés dans des grottes, où morts et moribonds ont fini brûlé. Ils restèrent silencieux. Les cercles se resserrèrent autour d'Armen Garo. Il regarda Chakhan Natali, Chavarche Missakian, puis tous les autres. Il prit les photos et les présenta à ceux qui formaient le premier cercle, à chacun selon sa mission.

– Et pourtant, répéta-t-il, fatigué, ne tuez pas les femmes et les enfants.

Pour les vieux Arméniens de mon enfance, l'endroit où ils habitaient leur semblait accidentel. Pour certains, l'époque même leur semblait fortuite, or il est difficile de saisir le temps. C'est pourquoi le temps, surgissant des pages des albums de photos, des vieux vêtements ou des aisselles, parvint à faire de chacun d'eux, l'un après l'autre, une histoire.

Le lieu n'étant donc qu'une convention dont on pouvait faire abstraction si les circonstances n'étaient pas trop pesantes, les vastes espaces fascinaient mes anciens. Ils parlaient comme s'ils avaient pu se trouver dans plusieurs endroits

à la fois. Cela les aidait sans doute à survivre dans les moments difficiles, mais aussi à mourir quand il n'y avait plus d'issue.

Mes grands-parents avaient toutefois des comportements différents à cet égard. Grand-père Setrak, le père de ma mère, semblait ne jamais s'ennuyer. Son frère aîné, Haroutioun, avait été tué d'un coup de sabre sous ses yeux, ce qui lui avait permis de s'enfuir et d'avoir la vie sauve. Étant donné que quelqu'un d'autre était mort pour lui, il estimait qu'en un certain sens la vie qu'il vivait n'était pas la sienne, ou seulement à moitié, une vie d'emprunt en quelque sorte. Parce qu'un autre était mort afin qu'il vive, il remboursait cette dette en vivant à son tour pour les autres. Il vivait pour ses filles, Elisabeth, ma mère, et Maro, à laquelle il avait donné le nom de sa soeur, ensevelie dans le tombeau sans terre des eaux de l'Euphrate. Il vivait pour donner aux enfants pauvres, pour doter, avant leur mariage, les jeunes gens de son magasin, pour habiller ceux qui manquaient de vêtements et nourrir les affamés. Il donna à manger aux prisonniers arméniens de l'armée soviétique, astreints au travail à l'époque du gouvernement d'Antonescu. Il encaissa des coups, sous le gouvernement légionnaire, au prétexte qu'il aurait été juif, et seule la croix qu'il portait autour du cou lui épargna de pires ennuis. Il encaissa des coups après l'instauration du gouvernement communiste, parce qu'il aurait été légionnaire et, cette fois, la croix qu'il portait autour du cou ne lui fut d'aucun secours, bien au contraire. Mais, comme dit l'Ecclésiaste, «jette ton pain sur la face des eaux, car avec le temps tu le retrouveras»: un des prisonniers arméniens dont il avait eu pitié réapparut sous l'uniforme d'officier de l'Armée rouge, si bien que les bleus des coups et la confiscation de ses magasins furent tout le mal qu'il eut à subir. Les communistes lui laissèrent même une de ses maisons en soulignant leur indulgence, puisqu'ils ne l'envoyaient pas en prison à titre d'exploiteur. Qu'il fut impossible de prouver qu'il avait exploité était une autre affaire, mais les communistes ne s'embarrassaient pas de telles subtilités. Il leur suffisait de constater que ma grand-mère portait des manteaux de fourrure, qu'ils avaient un piano chez eux, qu'ils allaient en villégiature l'été à Olănești et, cerise sur le gâteau, que mon grand-père organisait les dimanches, à la terrasse du Pacha, des fêtes avec des violoneux. Ayant fini comme gardien de nuit au lycée « Frații Buzești », grand-père Setrak eut largement le temps de méditer sur tout cela pendant ses nuits sans sommeil. Comme il l'avait fait au moment où on l'avait

averti, en 1942, que, par ordre du maréchal Antonescu, il serait interné au camp de Târgu-Jiu avec toute sa famille et l'ensemble des apatrides nanséniens. L'ordre fut révoqué et ma grand-mère retira des malles ses vêtements chauds et ses chaussettes de laine, ainsi que ceux de ses deux filles, mais rangea dans une valise en bois ceux de grand-père Setrak qui, après avoir failli être interné, venait maintenant d'être enrôlé. Il fit ses adieux à sa famille et partit, au printemps 1944, pour Bucarest où sa carrière de soldat de l'armée roumaine dura exactement trois jours, comme celle des autres recrues de la compagnie nansénienne. Comment les manières des commerçants purent s'adapter aux godillots militaires et aux boutons fermés jusque sous le menton, l'histoire ne le dit pas. La compagnie bénéficia de deux jours d'instruction et, le troisième, logée dans les casernes des alentours de la gare du Nord, elle eut sa première expérience en conditions réelles en voyant d'en face le bombardement des bâtiments. Dans une caserne sens dessus dessous, avec des recrues aussi vaillantes que gauches et plus disposées à faire commerce des effets militaires qu'à les utiliser dans des entreprises guerrières, la compagnie apatrido-roumaine composée d'Arméniens se désagrégea d'elle-même et tous se dispersèrent en voyant que plus personne ne leur donnait l'ordre de rassemblement.

Si bien que mon grand-père Setrak, passant, en quelques années à peine, par des états aussi variés, ayant été, tour à tour, enrichi et appauvri, frappé, décrété juif, interné dans un camp, enrôlé et démobilisé, de nouveau tabassé, embourgeoisé puis désempourgeoisé, eut toutes les raisons d'estimer que ce monde était incompréhensible. Et, de l'avis de mon grand-père, celui qui croit que le monde est tout sauf incompréhensible ne comprend rien. Pour démontrer combien le monde est absurde, il donna une preuve décisive, à sa portée, à savoir l'exemple de sa propre mort. Il commença par se laisser renverser par une voiture en venant de la Piața Veche, devant la fontaine de Purcicaru, puis il tomba du toit de sa maison, au 4, rue Barați, en voulant réparer les gouttières et atterrit sur la tête. Il n'y parvint que la troisième fois, quand il mourut de froid, pendant l'hiver 1985, parce que les communistes faisaient des économies de gaz et par conséquent le coupaient des jours d'affilée, et, afin que les économies soient le plus rentables, précisément quand il gelait très fort.

Comme pour un homme qui s'était, tant de fois, faufile telle une anguille devant la mort, rien ne semblait plus absurde que de mourir parce que l'État communiste faisait des économies de gaz, mon grand-père Setrak s'éteignit le visage empreint de sérénité. On l'enterra au cimetière catholique de Craiova, non qu'il eût été catholique, mais pour que les choses persistent à demeurer incompréhensibles.

En revanche, grand-père Garabet estimait que tout au monde avait un sens. À la différence de grand-père Setrak, qui avait passé en orphelinats et en apprentissages les années ordinairement consacrées à l'école, grand-père Garabet était allé au lycée agricole à Constantinople, chose très importante au début du siècle. Il en savait long, il était inventif et studieux, pour rien au monde il n'aurait échangé la science contre le commerce, au grand désespoir de ma grand-mère Archalouïs. C'est pourquoi, alors que grand-père Setrak tirait de l'argent de ses olives, de son cacao, de ses raisins secs, grand-père Garabet était toujours au bord de la faillite. Ou il l'aurait été, si Sahag Sheïtanian, son beau-frère, l'avait laissé n'en faire qu'à sa tête. Mais l'art de la faillite permanente n'était pas son seul métier. Grand-père Garabet chantait à l'église, il était violoniste, interprétait des partitions musicales, il était motocycliste, calligraphe, photographe, peintre, professeur de musique et de langue arménienne, portraitiste, brodeur et violoneux d'occasion, c'est dire qu'il exerçait tous les métiers qui ne rapportent rien. L'un dans l'autre, dans ses comptes avec le monde, ma famille était quitte : grand-père Setrak accumulait, grand-père Garabet gaspillait. Le communisme aplanit les choses : grand-père Setrak n'eut plus les moyens d'accumuler et grand-père Garabet n'eut plus rien à gaspiller.

La partie terrestre des choses, celle que l'on mesurait en argent, étant insignifiante aux yeux de grand-père Garabet, sa vie ne changea guère après l'arrivée des communistes. En réalité, la vie des Arméniens de Focșani ne changea pas beaucoup par comparaison avec ce qu'ils faisaient avant. Un horloger demeurait horloger. Un cordonnier restait cordonnier. Ceux qui vendaient des denrées coloniales continuaient de vendre des denrées coloniales. Le sonneur de cloches resta sonneur, le médecin continua d'être médecin. Et, bien entendu, le prêtre ne quitta pas sa soutane. Si les métiers étaient restés les mêmes, les artisans, eux, souffrirent. Car les rouages qu'ils

avaient à réparer, de suisses étaient devenus soviétiques, les chaussures vernies et les escarpins à talons et barrettes avaient cédé la place aux godillots que l'on ne cessait de réparer jusqu'à ce que la semelle devienne plus épaisse que l'empaigne. Les confiseries existaient toujours, mais on ne trouvait plus dans les rayons de produits raffinés comme les loukoums, le halva de tabin, les leb-lebs, les boîtes de cacao Van Houten, les sacs de café, les fruits tropicaux, les amandes enrobées de chocolat; en revanche on vit apparaître des produits farineux enrobés de graisse, des gaufrettes rugueuses, dites napolitaines, et des biscuits trop secs dont le fourrage, une crème grumeleuse se détachait. Seuls les morceaux de sucre candi, reflétant un brin de lumière, gardaient de l'éclat de jadis une mince lueur obstinée. Après avoir retroussé sa soutane, Der Dadjad Aslanian, aidé du sonneur de cloches, Archag, cacha dans les vieilles cryptes les livres et les trésors de l'église. Ils laissèrent passer quelques années avant de les ressortir avec précaution, les uns après les autres, et en dernier ils exhumèrent le trésor le plus précieux, l'oiseau au bec d'argent dont on faisait goûter dans l'eau du baptême le chrême, renouvelé tous les sept ans à partir de l'huile consacrée en l'an 301 par Grégoire l'Illuminateur lui-même. La cloche fut un peu plus silencieuse et plus pensive. Archag y montait moins pour tirer sur la corde que pour causer avec la cloche qui lui répondait par des silences d'intensité variée, comme un orgue par le tuyau duquel on ne joue pas mais on respire. Et aussi pour regarder par la petite fenêtre percée en meurtrière côté sud, juste assez large pour y glisser le canon d'un fusil, mais suffisamment haute pour guetter aux abords de la ville l'arrivée des Américains. On ne vit pas arriver les Américains par la fenêtre du sud, en revanche, par la fenêtre du nord on aperçut les Russes venant sur la route de Tecuci. Et dix bonnes années après, pendant lesquels la meurtrière du sud resta silencieuse, Archag, accompagné maintenant d'autres membres du conseil paroissial, auxquels il permettait de jeter un coup d'oeil tour à tour, observa le départ des Russes sur cette même route de Tecuci. Mais c'était trop tard, les drapeaux rouges avaient pris racine et leurs emblèmes, à la faucille et au marteau, faisaient si bien corps avec le crépi qu'on n'aurait pu les arracher aux frontons qu'en démolissant les murs. Comme le dit si bien Sahag Sheïtanian, s'attardant plus que les autres, l'oeil collé à la meurtrière: «Pour pouvoir nous libérer il ne faudrait pas que ce soient eux qui partent et nous qui restions, mais que nous partions et qu'ils

restent.» C'était une matinée brumeuse qui suivait une nuit de pluie, les soldats russes disparurent rapidement, la terre boueuse collait à leurs bottes, si bien qu'ils ne soulevèrent pas de nuage de poussière.

Les médecins étaient restés médecins, mais comme cela arrive à la suite de toute guerre, après avoir enterré en vrac les morts de faim, les blessés couverts de sang, les typhiques grelottants, les endeuillés qui les pleuraient, ils n'arrivaient plus à abattre la besogne des accouchements. Des enfants qui, dans un monde cul par-dessus tête où le soleil se couchait à l'est, naissaient déjà vieux.

Ainsi donc, mon grand-père Garabet se tenait à égale distance de tout ce qui se passait. Il voulait comprendre le monde et il l'estimait pouvoir se répéter, il laissait vivre les modèles à sa place. Son modèle de souffrance était le moine Komitas, à qui il s'était mis à ressembler de plus en plus en vieillissant, à tel point qu'en voyant pour la première fois le masque mortuaire de Komitas, conservé par les moines mekhitharistes sur l'île vénitienne de San Lazzaro, je sursautai devant une ressemblance aussi insolite. Pour mon grand-père, le père Komitas n'était pas seulement un modèle de souffrance mais aussi de folie. Il restait souvent assis et grommelait dans sa barbe. Nous ne savions pas ce qu'il disait, notre grand-mère ne nous laissait pas l'approcher. Ces pages-là sont restées blanches dans *Le Livre des chuchotements*. D'autres fois, il s'enfermait dans sa chambre et il chantait. Il avait une voix de baryton qui montait vivement dans des tonalités de ténor, exactement comme la voix de Komitas qui avait stupéfait Vincent d'Indy, Camille Saint-Saëns et Claude Debussy. Il chantait en s'accompagnant au violon, forçant l'archet sur plusieurs cordes à la fois, si bien qu'on aurait cru entendre un quatuor.

Komitas avait été arrêté, lui aussi, le 24 avril 1915, comme ses amis, les poètes Daniel Varujan, Ruben Sevag et Siamanto. Il avait gardé sa tenue d'archimandrite, à part la capuche qui symbolisait par sa pointe le mont Ararat et que portent, depuis le catholicos jusqu'au moine, les représentants de l'Église arménienne. Il avait donné sa pèlerine et sa capuche à des nécessiteux qui suivaient le convoi. Eux avaient été emmenés en voiture jusqu'aux environs de Tchangouiri. Komitas se mêlait à la foule, cherchant à soulager les souffrances, comme il le pouvait, encourageant les gens à conserver leur foi en Dieu. La nuit, il restait seul et se mettait à marmonner. Au début, ses compagnons de

route pensaient qu'il priait, mais il ne priait pas, il parlait à quelqu'un et si ce quelqu'un était Dieu, alors ces paroles, inhabituelles pour un moine, étaient des réprimandes, une sorte de psaume à l'envers. Et voici qu'un jour il vit une femme sur le point d'accoucher, mais, le temps qu'il s'en approche, un soldat avait lacéré le ventre gonflé et palpitant de la femme. À partir de cet instant, à l'instar d'Andreï Roublev face à la cruauté des Tartares, cinq siècles auparavant, il devint muet. Il parla encore une fois, les autres crurent qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais ils comprirent ensuite que le père Komitas perdait la tête. Il s'était arrêté de marcher et avait dit à ses compagnons de convoi: «Ne vous pressez pas ! Laissez les soldats passer devant...» Puis, au moment où Daniel Varujan allait être emmené et tué, Komitas fit entendre sa voix une dernière fois. En fait, il ne parla pas, il chanta. Tout d'abord des psaumes, «Pardonne-moi, Seigneur! », mais d'une voix si sévère qu'on aurait cru que Dieu devait nous demander pardon, et puis Grunk, La Grue cendrée. Et, quand il eut fini, il éclata de rire. Toute la nuit on entendit résonner les éclats de son rire, rauques, nerveux, comme un tissu usé jusqu'à la corde que l'on déchire et déchire encore et que l'on plie pour recommencer. Beaucoup d'entre eux, dont Daniel Varujan et Siamanto, furent tués alors. Oghouz Bey, ne sachant que faire de l'archimandrite Komitas, le renvoya à Constantinople. Il savait s'y prendre pour tuer des gens qui tombaient à ses pieds ou qui cherchaient à s'enfuir, il tuait des gens qui priaient, imploraient, pleuraient ou maudissaient, mais il ne savait pas comment tuer un homme qui rit. Et Komitas riait sans arrêt. C'était un rire inouï qui se chargeait des larmes des souffrants, mais défiait les meurtriers : ce rire démontrait qu'en Komitas il n'y avait plus rien à tuer.

Il ne se remit jamais. Des amis l'envoyèrent à Paris, dans une clinique. Il mourut vingt ans après, le rire et les pleurs s'associant paisiblement sur son visage. Ce visage est serein, pareil à celui de mon grand-père, comme si la mort était une simple halte, comme si l'on s'appuyait sur les rebords d'un puits rafraîchissant et que l'on regardait à l'intérieur.

Grand-père Garabet chantait La Grue cendrée, ce chant qui évoquait la terre natale, mais il n'éclatait pas de rire après, il se taisait. Je sais ce qu'il faisait, car les traces en restaient sur les toiles, l'éclat de rire du grand-père était fait de couleurs, il les étalait avec son pinceau sur la toile, sans rime ni raison, pensais-

je, ou alors directement du bout du doigt trempé dans la palette, et quand les éclats de rire étaient irrépessibles, il écrasait carrément le tube de couleur sur la toile. Le noir et l'orange prédominaient, grand-père les étudiait attentivement, comme s'il cherchait ainsi à se comprendre soi-même. Dans ses efforts pour comprendre le monde, mon grand-père avait sa propre méthodologie pour chaque chose. Lui-même se décodait par les couleurs. Chaque homme a sa charge énergétique. L'énergie, c'est avant tout la lumière. La lumière est un assemblage de couleurs, le spectre des couleurs permet de voir de quelle distance elle vient, de quel corps elle émane, quel est le moment de la journée. Pour l'homme, c'est pareil, vous placez une pyramide de cristal entre vous et lui et vous le regardez: tout le spectre est là. Me voici, disait grand-père en regardant de près la feuille sillonnée de traits désordonnés et il lui arrivait même de la toucher, pour percevoir non seulement la couleur et la finesse des lignes, mais aussi le caractère lisse ou rugueux de la touche.

C'étaient d'ailleurs les rares moments où il s'impliquait. Par ailleurs, il considérait les choses avec patience et méticulosité. Même quand il mangeait, il mâchait en comptant jusqu'à trente-trois, pour saisir la nature de chaque bouchée. C'était, disait-il, le nombre nécessaire pour, d'une part, comprendre le goût et le sens de chaque aliment, et, d'autre part, le broyer suffisamment et protéger son estomac. À vrai dire, ce point éloigné de tout était également éloigné de lui. S'observer avec le même détachement et la même curiosité que celle avec laquelle on étudie les arbres dans le jardin ou la chronologie d'une guerre, c'est aussi une sorte de folie. Seulement, de toute évidence, grand-père avait comme modèle de souffrance le père Komitas, non pour l'imiter, mais pour le refléter. Alors que la folie du père Komitas était intérieure, celle de grand-père Garabet surplombait les choses.

C'est pourquoi, disait mon grand-père qui estimait que le monde n'existait que pour être compris, quand on en arrive à se connaître par coeur, quand on devient prévisible au point de pouvoir se réciter de mémoire, comme un poème, avec un début, une fin, et même des rimes, alors il est temps de mourir. Si, en ce monde, grand-père Garabet Vosgarian entendait tandis que grand-père Setrak Melikian mésempendait, mon parrain Sahag Sheïtanian, lui, souffrait. Et si, pour grand-père Garabet, la compréhension première, c'est-à-dire la

compréhension de soi, venait de l'assemblage des couleurs, et que, pour grand-père Setrak, l'incompréhension de soi se mesurait à l'aune des coups reçus en abondance, pour Sahag Sheïtanian la souffrance intérieure résultait de sa rencontre avec Youssef.

## HUIT

### *Histoire de Youssouf*

Dans *Le Livre des chuchotements* il n'y a pas de personnages imaginaires, puisque tout a existé en ce monde, qu'il s'agisse des lieux, des époques et des noms cités. Un seul personnage pourrait sembler imaginaire, car son existence transforme *Le Livre des chuchotements* en une réalité par degrés, qui se multiplie elle-même, comme deux miroirs mis l'un en face de l'autre. J'évoque souvent le conteur de ce livre. Dans mon récit, il raconte *Le Livre des chuchotements*. Et dans ce nouveau livre raconté surgit, à nouveau, le conteur qui raconte. Il parle du conteur et de son histoire. Si l'on inversait cet ordre et que l'on arrivait au dernier conteur, celui qui n'aurait pas la faiblesse de se décrire lui-même et que l'on aille de lui à moi, alors nous aurions le rêve, puis le rêve du rêve, et ainsi de suite. Mais là, en écrivant sur celui qui écrit, et lui, à son tour, penché sur le manuscrit où se trouve le personnage appelé auteur en train d'écrire, c'est comme si nous descendions une volée de marches, comme ces jouets en bois emboîtés, les matriochkas que le vieux Moussanian avait apportées de Sibérie en s'embrouillant dans le nombre des années et oubliant qu'entre-temps son fils Arakel avait atteint l'âge du service militaire. Parmi tous ces personnages réels, il y en a dont vous trouverez les noms dans les livres d'histoire, d'autres n'apparaîtront que dans *Le Livre des chuchotements*. Bien qu'évoquant, le plus souvent, le passé, ce n'est pas un livre d'histoire, car dans ceux-ci on parle surtout des vainqueurs; c'est plutôt un recueil de psaumes, car il parle surtout des vaincus. Et parmi les personnages du livre, il s'en trouve un qui n'a pas existé et malgré cela, ou peut-être à cause de cela, il a même un nom: il s'appelle Youssouf. Ce Youssouf ne fut rien d'autre qu'un nom d'emprunt et il existe dans *Le Livre des chuchotements* parce que, tout en n'entrant pas dans la composition du livre, il est tout de même la clé qui ouvre la porte de la pièce la plus remplie de larmes du début du siècle, aux murs nus, égratignés par les ongles, au plancher disloqué et à la terre disposée en monceaux mal formés, comme le sont les tombes creusées à la hâte. Et les tombes les plus hâtives, ce sont les fosses communes.

Les vivants et les morts appartiennent au ciel et à la terre. Seuls les moribonds appartiennent entièrement à la mort. Elle déambule parmi eux, elle est carrément touchante, être moribond est un état que la mort prend soin de ne pas interrompre trop vite. C'est son avoine fraîche. L'état de moribond est une initiation à la mort. De Mamoura jusqu'à Deir-ez-Zor, sur une distance de plus de trois cents kilomètres, tout un peuple a parcouru les sept cercles, c'est-à-dire le chemin de l'initiation à la mort. Au bout duquel Sahag Sheïtarian rencontra Youssouf.

### *Mamoura, le premier cercle*

La route était droite, longeant la voie ferrée. L'entrée dans le premier cercle des convois qui avaient rassemblé les Arméniens des lieux les plus divers de l'Anatolie d'Europe, de Smyrne, d'Izmit ou d'Andrinople, ou bien des vilayets d'Anatolie occidentale, de Trébizonde, d'Erzeroum, ou de Kharpout, s'effectuait à pied. Vus de loin, marchant serrés les uns contre les autres, têtes penchées, ils ressemblaient à des pèlerins. Si ce n'est que les pèlerins sont guidés par leur foi et non par des soldats les poussant avec les nez de leurs chevaux ou ramenant ceux qui se dispersent à coups de fouet. La famille de Sahag Sheïtarian se composait de cinq personnes: la grand-mère, les parents, sa jeune soeur et lui. Les deux grands, Simon et Haïgoui, avaient été secrètement expédiés à Constantinople. Sa mère, Herminé, avait une nature fougueuse. Elle était encore solide, marchait droit, au milieu du convoi, serrant ses enfants contre elle, pour les protéger des sabots des chevaux. Et aussi pour leur éviter la vue des cadavres déchiquetés par les corbeaux, au bord de la route. Ils avaient un peu d'argent, Rupen, le père, le cachait sous sa chemise. Avec une partie de cet argent, ils purent acheter des billets, ou plutôt acheter la bienveillance du chef de gare d'Izmit, et ils montèrent dans le train qui leur fit traverser la ligne Echichker-Konya-Bizanti-Adana, jusqu'à mi-chemin de Mamoura, où il s'arrêta sur ordre de l'armée qui avait bloqué la voie. Cet arrêt leur sauva cependant la vie, même si la route qui suivit, passant par des sentiers escarpés ou des plaines sous le soleil brûlant, fut épuisante, car les wagons à bestiaux dans lesquels on les avait entassés étaient exigus, il n'y avait presque plus rien à manger, et personne ne leur avait donné d'eau. Les

morts restés dans les wagons étaient ceux qui venaient de rendre l'âme, parce que tous ceux qui étaient morts en route, on les avait jetés le long des remblais.

Ainsi donc, ils eurent deux fois de la chance. D'abord, parce qu'ils s'épargnèrent des centaines de kilomètres à pied, et ensuite, parce qu'au moment où on les fit descendre des wagons, ils étaient sur le point de tous mourir étouffés. Mais la plupart, surtout les convois des vilayets occidentaux, n'eurent pas cette possibilité. Ils firent toute la route à pied, certains d'entre eux, les plus aisés, pouvant se procurer des charrettes et des mulets. À cause de la fatigue, du froid, de la faim, des pillages et des massacres, sur les presque un million et demi de personnes déportées, un tiers mourut avant d'arriver aux marges du premier cercle. Auxquels il faut ajouter ceux qui y arrivèrent aussi, mais pas en marchant: ils flottaient sur les eaux du Tigre et de l'Euphrate.

Au mois de septembre, les nuits commençaient à se faire froides, sans que la fournaise ne s'adoucisse au cours de la journée. Ils furent poussés sur un vaste terrain, près de la gare de Mamoura. Aussi loin que portait la vue ce n'étaient que des genres de tentes improvisées: couvertures, draps, vêtements. La plupart soutenues seulement par quatre bâtons, tendant sur trois ou quatre mètres carrés des tissus décolorés, protégeant du soleil et de la pluie, mais inefficaces contre le froid. Sahag compta à vue d'œil tellement de ces tentes, qu'on ne pouvait en distinguer les limites. Elles étaient placées, exprès, à la périphérie de la ville, de l'autre côté de la voie ferrée, pour que cette frontière puisse être mieux surveillée et que personne n'ose s'aventurer en ville en quête de pain. Eux, ils avaient encore un peu de nourriture, ils mangeaient hâtivement et avec précaution, à l'ombre de la tente, pour ne pas se faire remarquer par ceux des alentours.

De temps à autre, des groupes épars s'approchaient de la voie ferrée, aussitôt repoussés vers l'intérieur du camp. Finalement, les soldats ne les menacèrent plus et les laissèrent procéder. Car, c'étaient, cette fois, des gens qui allaient d'une tente à l'autre pour aider à transporter les morts. Et, afin de ne pas laisser les défunts vraiment seuls, ils les déposaient côte à côte, puis, quand ils se multiplièrent, les uns par-dessus les autres, si bien que la mort en arriva à former des monticules entourant le camp, comme autant de miradors. Les bêtes renâclaient à cause de la faim et de l'odeur de cadavres, surtout les mulets,

attelés aux charrettes ou transportant les ballots sur leur bât, et qui s'étaient avérés plus résistants; les chevaux étaient morts, soit de soif, soit les jambes cassées sur les sentiers de montagne. Les chiens se tenaient à distance, ils sentaient dans les yeux des gens la même faim et le même harcèlement, ils attendaient, patiemment, avec les vols de corbeaux, que le soir tombe.

Ils dormaient serrés les uns contre les autres, pour se tenir chaud. Pendant la journée, ils se déshabillaient et étalaient les vêtements attachés les uns aux autres en guise de toit. Ils s'étaient entendus avec deux jeunes gens de Konya pour partager leur charrette, les hommes la poussant tour à tour par-derrière pour soulager le mulet. Une femme leur proposa de coudre leurs draps afin de mieux résister au vent. Elle était en compagnie de son fiancé, ils devaient se marier, mais les invités de la noce avaient péri en route.

La mère de Sahag possédait deux marmites, dans lesquelles elle faisait des réserves d'eau de pluie. Lorsqu'il n'y avait presque plus d'eau, ils humectaient leurs lèvres avec des chiffons étendus pendant la nuit pour se gorger de rosée. La multitude de tentes s'étendant par trop, menaçait de déborder de l'autre côté de la voie ferrée, le nombre de cadavres était si élevé que l'air s'épaississait des relents de la mort, alors les soldats se ruèrent à cheval à travers les tentes et firent reprendre la route à des milliers de personnes. Les tentes s'effondraient sous les sabots des bêtes, les gens étaient poussés à coups de fouet vers la bordure du camp. Quand ils ne parvenaient pas à entasser assez vite leurs affaires dans des balluchons ou à ramasser leur tente, les cavaliers les pressaient en mettant le feu aux toits en tissus desséchés.

Leur tour arriva fin octobre. Il fallait cinq heures de marche à un homme valide pour parvenir à la halte suivante, mais eux mirent presque deux jours.

### *Islahiye, le deuxième cercle*

Leur route passait par les monts Amanus, puis descendait vers Islahiye, longeant le bord d'une rivière. Ils arrivèrent au deuxième cercle en même temps que les premières neiges. Beaucoup portaient des loques élimées, seule la poussière mêlée de sueur épaississait un peu leurs vêtements pour leur tenir chaud. Ils laissèrent la couverture sur le mulet et, tout au long du chemin, s'enveloppèrent dans leurs draps. Ils abandonnèrent la charrette qui ne passait

pas sur les sentiers étroits et les hommes chargèrent sur leur dos autant de choses qu'ils le pouvaient. Quand la température remonta un peu, ils déchirèrent un drap en lanières et s'attachèrent les uns aux autres pour éviter de glisser dans les vallées abruptes. C'était un chemin de montagne propre, et il le restait après leur passage, car ceux qui tombaient de faiblesse étaient poussés à coups de bâton dans le précipice. La vieille femme fut juchée sur le mulet, ce qui lui permit de résister à l'épreuve, à la différence de bien d'autres qui périrent d'épuisement, ou basculèrent, mourants, dans le vide, en se fracassant sur les rochers. Arrivé dans la plaine, leur convoi fut accueilli par une bande d'une dizaine de Kurdes armés. Comme obéissant à un signe, les soldats firent du surplace, laissant le convoi avancer sans défense. Les gens s'arrêtèrent, fixant effrayés les cavaliers qui se précipitaient sur eux en agitant leurs fusils et leurs sabres. Le plateau était étroit, derrière il y avait les montagnes, de part et d'autre les vallées abruptes et, en face, les cavaliers. Une scène que des centaines de récits ont relatée. Des convois abandonnés, en majorité des femmes et des enfants, se dispersant dans la campagne, cherchant leur salut, sans savoir qu'au moment où ils se détachaient de la foule ils devenaient les proies les plus sûres de ces cavaliers s'apprêtant à piller et massacrer, qu'ils fussent des criminels libérés exprès des prisons turques et armés, ou bien des Kurdes, des Tchétchènes ou des Bédouins. Il était rare qu'ils fassent leurs incursions au hasard, le plus souvent ils étaient avertis de la date et du trajet des convois, et les soldats avaient l'ordre de s'éloigner pour les laisser agir à leur guise. Parfois, ils se contentaient de les piller et d'enlever les jeunes femmes, mais la plupart du temps ils les massacraient jusqu'au dernier. Il n'y avait aucune règle, on pouvait se faire tuer parce qu'on avait de l'argent ou des bijoux ou alors parce qu'on n'avait rien à leur donner. Le mieux était de se tapir ou de s'étendre en faisant semblant d'être mort. Si on avait la chance de ne pas se faire écraser par les sabots des chevaux, on pouvait s'en sortir en attendant que les cavaliers, à force de pourchasser leurs cibles mouvantes, se fatiguent et s'éloignent en poussant des cris perçants, serrant les sangles sur la selle de leurs chevaux pour immobiliser les femmes qui se débattaient. Derrière eux, le champ restait parsemé de cadavres et ceux qui étaient encore vivants se relevaient, hébétés.

Le fiancé de la femme avec laquelle ils s'étaient liés d'amitié fut tué, lui aussi. Il portait autour du cou une chaînette dépourvue de valeur, mais brillante, qui fit envie à un cavalier: il ne se donna pas la peine de s'en saisir autrement qu'en lui tranchant la tête. Ils durent l'abandonner là-bas, le laissant à la merci des bêtes.

Ils n'arrivèrent qu'au petit jour sur le champ d'Islahiye, traînant leurs blessés. De chaque côté de l'entrée du camp, il y avait deux tas de cadavres, surtout des enfants. Ils montèrent leurs tentes. Il n'y avait presque plus de nourriture. Le matin, les soldats sillonnaient le camp, jetant, au hasard, des pains sur les tentes. Les gens se précipitaient, mettaient, à plusieurs, la main sur un morceau de pain et se battaient pour le garder. Vers midi, le camp se calmait, les gens se traînaient sous les tentes, veillaient leurs mourants.

Les soldats se tenaient à distance, car les odeurs accablantes de la mort n'étaient pas douceâtres, mais pénétrantes, annonçant la propagation de la dysenterie. Le commandant du camp appelait les hommes valides et leur ordonnait de ramasser les morts. Comme la faim et la dysenterie firent en ces mois d'automne plus de soixante mille victimes dans le camp d'Islahiye, le commandant donna l'ordre de laisser les morts deux ou trois jours en bordure du camp avant de les enterrer. Car, ainsi exposés au vent, les corps séchaient et rapetissaient, prenant donc moins de place: les fosses communes devenaient plus spacieuses.

Ensuite, ils rapprochèrent leurs tentes, afin que les pillers, surtout les Bédouins des villages environnants, n'aient pas la place de se glisser entre elles. Ils n'avaient pas peur les uns des autres, car aucun des déportés ne volait d'argent ou de bijoux, n'en ayant que faire. Et ce qui aurait pu exciter leur convoitise, la farine, le sucre ou la viande séchée, était épuisé depuis longtemps. Les bêtes cherchaient des touffes d'herbe au pied des murs ou entre les terrassements. Ceux que la dysenterie lacérait de l'intérieur, se mettaient en boule, attendant la mort. Les autres mâchaient longuement les petits morceaux de pain grumeleux, jetés au galop des chevaux.

Mais il arriva une chose atroce et merveilleuse à la fois: la neige. Ils se précipitèrent hors des tentes, les mains ouvertes, il y avait encore assez de vie en eux pour que les flocons fondent au creux de leurs paumes et qu'ils lèchent les gouttes sur le bout de leurs doigts. Puis, voyant que la neige tombait plus

dru, ils attendirent qu'elle constitue une couche et la léchèrent par terre, en compagnie des chiens et des mulets. Sahag étança sa soif plus que les autres, il avait remarqué, en effet, que la neige s'entassait et tenait surtout sur le front des morts, encore plus froids que la terre.

Mais, avec la neige, un gel terrible s'abattit, glaçant le sol, transformant les draps dont étaient improvisées les tentes en plis tranchants, il purifia l'air, arrêta le grouillement des bestioles de tout genre et les miasmes retombèrent sur la terre comme le frimas. Les gens se serrèrent les uns contre les autres, se rassemblant dans les tentes les plus spacieuses, et là où certains arrivaient à bricoler un feu avec quelques branches mouillées, ils se bouscuaient, même s'ils n'arrivaient à voir que de loin les flammes fluettes.

Et les mourants étaient tellement décharnés par la faim et brûlés par le froid, qu'ils se cassaient comme des branches sèches quand on les traînait par les bras ou les chevilles entre les tentes.

À la fonte des neiges, on reforma les convois. Les cieux se voilèrent et la pluie se mit à tomber. Les chemins s'embourbèrent. Ils attachèrent les bandes de draps autour de leurs pieds nus, pour éviter qu'ils ne collent à la terre, car les gens n'auraient pas eu la force de s'arracher de la boue. Sous la pluie fine qui estompait tous contours, le nouveau trajet dura presque une semaine. Ils n'arrivaient pas à compter les morts, car dans ce chemin brumeux où l'on ne voyait que les vapeurs bleuâtres de sa propre respiration, la chair imbibée de pluie de ceux qui tombaient était aussi molle et collante que la glaise. Ils étaient piétinés par ceux qui suivaient et leur chair s'y mélangeait pour former une pâte noire que recouvrait la boue des chemins. Et la pluie ne s'arrêta pas, même après qu'ils furent arrivés.

### *Bab, le troisième cercle*

Le champ de tentes sombres s'étendait en longueur à quelques kilomètres de la localité, pour éviter l'accès de la ville aux déportés. Le sol argileux dans lequel croupissaient l'eau et la neige se transformait en borbier.

Ils n'arrivaient pas à mener à bien le compte des morts en route tant ils étaient occupés par ceux qui mouraient maintenant à l'intérieur du camp. Les hommes, enfin ce qu'il en restait, s'organisèrent en deux groupes. Le premier se

chargeait de transporter les morts à l'extérieur du camp et de creuser les tombes. Les morts étaient plus difficiles à déplacer dans le troisième cercle, car secs comme la terre poudreuse et les os allégés par le froid, ils prenaient l'eau, gonflaient, et les veines imbibées éclataient, rouges comme de la viande crue. Enflés et difficiles à plier, ils prenaient davantage de place et, alors que la terre était plus collante, il fallait creuser des tombes plus larges.

Le deuxième groupe d'hommes hantait les champs, ils approchaient de la ville jusqu'aux décharges et à la lisière des quartiers pauvres, en quête d'une nourriture faite le plus souvent d'animaux morts. Certains, encore agiles, lançaient des pierres sur les corbeaux ou chassaient les chiens qui rôdaient autour du camp et qui, à la tombée de la nuit, grattaient les tombes recouvertes à la hâte, cherchant les chairs qui n'avaient pas encore pourri.

C'est ainsi que se déclencha l'épidémie de typhus. Elle commença par frapper les enfants. Leurs visages se couvrirent de taches rouges qui, à cause de la saleté, se muèrent rapidement en plaies sanguinolentes, où se mêlaient la sueur de la fièvre et le sang. Puis elle passa à leurs mères, qui ne pouvaient s'empêcher de serrer dans leurs bras leurs bébés tremblants de fièvre. Seul le gel de l'hiver empêcha l'épidémie de s'étendre à tous. Mais ce froid fit que ceux qui étaient tombés malades n'eurent aucun moyen de se remettre. Par peur de la maladie, les soldats se tenaient à distance et ne s'aventuraient que rarement entre les tentes, sans descendre de cheval, pour lancer en toute hâte du pain dans l'eau mêlée de neige. Personne ne pensait à en essuyer la boue, les chanceux qui arrivaient à attraper un morceau de pain couraient le partager avec ceux de leur tente ou se pelotonnaient, tête baissée, se cramponnant à leur quignon et l'avalant sans mâcher de peur qu'un autre se précipite pour le leur arracher.

De temps en temps, les femmes, qui devenaient folles de pitié pour leurs enfants moribonds, s'aventuraient jusqu'aux abords de la localité pour demander à manger ou chercher un abri plus sûr et des draps propres. Elles étaient chassées à coups de pierres ou de bâton, quand elles n'étaient pas carrément tuées par balles.

La femme avec laquelle ils faisaient la route tomba malade. Elle était toute recroquevillée et ils ne pouvaient rien faire d'autre que la couvrir des draps dont ils disposaient. Un jour, l'homme de la famille Sheïtanian revint avec un corbeau

abattu alors qu'il rôdait avec ses compères autour des tas de cadavres. Cet homme avait une lueur sauvage dans les yeux, des joues couvertes de touffes de poils frisés, ses vêtements n'étaient que des loques et pour que le vent ne les emporte pas, il les maintenait sous plusieurs tours de ficelle passée autour de son torse et jusqu'à la taille. En guise de bottes, il portait deux bandes de chiffons nouées avec un morceau de planche attaché sous la semelle. Cela rendait sa démarche traînante et désarticulée, il devait soulever ses semelles pour franchir un seuil. Pour chasser, il n'avait pas besoin de courir, il n'aurait d'ailleurs pas eu la force de le faire; les charognes, il fallait juste les transporter, quant aux chiens et aux corbeaux, alourdis par la nourriture dont le camp les pourvoyait en abondance, il suffisait de lancer habilement la pierre et de leur fracasser la tête avec. Ou de leur tordre le cou rapidement. Ce que Rupen Sheïtanian avait fait, la tête de l'oiseau avait une position anormale. Voyant cela, Herminé serra ses enfants sur son sein et murmura, bouleversée: «Ur es, Astvadz? Où es-tu, Seigneur? – Dieu est mourant, dit l'homme. Regarde, ses anges sont déjà morts.» Et il jeta l'oiseau noir au milieu de la tente.

Ils eurent du mal à faire un maigre feu avec quelques branches humides et grillèrent la chair de l'oiseau plumé. Mais cela ne fit aucun bien à la femme malade, dont l'estomac rétréci ne supportait plus la nourriture. Elle vomit le seul morceau qu'elle avait réussi à avaler et, incapable de maîtriser ses spasmes, mourut étouffée peu après. «C'est un signe de l'ange noir –, murmura Herminé. C'est un autre signe, bien plus maudit, dit Rupen, si Dieu arrive à tuer même les anges noirs.» Et il contempla le ciel couleur de plomb, la terre boueuse, la pluie fine et les vapeurs du camp qui réunissaient le ciel et la terre en une bruine avide et meurtrière. Ils hissèrent la femme sur le mulet, pendant de part et d'autre comme un bissac, et Rupen l'emmena au bord du camp, là où les corps gonflaient et s'étalaient, gélatineux. Mais, avant cela, ils la déshabillèrent et partagèrent ses vêtements entre la petite soeur de Sahag, pour la protéger du froid, et la jeune femme de Konya, pour que les Bédouins ne soient pas attirés par son corps dévêtu.

Les habitants de la localité eurent beau se protéger en chassant comme des chiens les déportés qui rôdaient, avec tout ce qui leur tombait sous la main et en criant:

«Ermeni! Ermeni!»<sup>1</sup> pour faire sortir les autres et jeter davantage de pierres contre ces créatures qui s'approchaient, hésitantes, les bras tendus, ils eurent donc beau se protéger, le typhus s'étendit à la ville. Alors les Arabes rassemblèrent leurs guerriers et se ruèrent sur le camp, le labourèrent des sabots de leurs chevaux, tuant les réfugiés à coups de sabre ou par balles, les chassant à coup de crosse ou avec leurs gourdins et mettant le feu aux tentes. Comme toujours, les soldats regardèrent, indifférents, acceptant avec bienveillance le concours que les bandes de guerriers apportaient à la famine, à la dysenterie ou au typhus. Le massacre dura toute la journée et les guerriers promirent de revenir le lendemain si les déportés ne se remettaient pas en route, vers n'importe où, mais le plus loin possible de leurs maisons. Bien que les instructions aient stipulé que le camp de Bab devait être tenu en quarantaine jusqu'à l'arrivée du printemps, le mécontentement des gens du pays fit reprendre la route aux convois. C'était le 5 janvier. En réalité, personne ne savait cela précisément, personne n'avait fait le compte des jours et, parce qu'il n'y avait aucun signe pour les distinguer les uns des autres, par exemple l'office du dimanche, ils ne perçurent que les changements de saisons et cela aussi de façon approximative. Le seul compte un peu précis était celui des morts, que les soldats turcs tenaient en faisant à la baïonnette des encoches dans le poteau le plus proche de chaque lieu de dépôt des cadavres. Mais même cette comptabilité disparut quand, à cause des ravages du typhus, les morts commencèrent à être amenés par charrettes entières et jetés directement dans la fosse.

Ils avaient essayé de déterminer l'approche de Noël d'après la longueur des nuits, mais parce que le ciel était constamment couvert et plombé, les nuits semblaient plus longues qu'elles ne l'étaient. Et les morts se multiplièrent, parce que les mourants rendaient l'âme surtout la nuit. Mais, comme les premiers convois devaient partir le lendemain et qu'ils ne pouvaient pas savoir combien arriveraient au bout de la route, les quelques prêtres, qui ne se distinguaient plus les uns des autres que par leurs barbes un peu plus longues, décidèrent<sup>2</sup> que cette nuit-là serait celle de la veillée de la Nativité.

---

<sup>1</sup> « Arménien ! Arménien ! »

Les gens qui avaient un reste de cierge l'allumèrent. Herminé dit: «Laissez voir la lumière.» Ils le firent brûler tout entier, léchant sur leurs doigts la cire chaude et l'étalant sur les mains. Ils auraient dû garder un bout de chandelle pour la nuit de la Résurrection. «D'ici là, dit Rupen, nous serons tous morts.»

### *Meskene, le quatrième cercle*

Afin de ne pas s'approcher d'Alep, où existait le risque d'une nouvelle contamination, et devant l'hostilité croissante de la population locale, Djemal Pacha donna l'ordre exprès de maintenir les déportés et les convois à distance de la voie ferrée. Le convoi contourna donc la route un peu plus accessible par Alep et Sebil et coupa à travers des endroits plus sauvages, par Tefridje et Lale. Un homme valide aurait pu faire la route de Bab à Meskene en deux jours, s'il avait bénéficié d'un sommeil réparateur dans les caravansérails de Lale, où il aurait mangé tout son soûl et eu des outres d'eau portées par des mulets. Les convois partis de Bab firent ce même trajet en plus de dix jours et certains arrivèrent même jusqu'à deux semaines plus tard.

À la sortie de Bab, il neigea de nouveau. Comme ils ne suivaient pas la route d'Alep et que la neige recouvrait tout, les convois se trompaient souvent de direction, et après un moment de réflexion, les soldats reprenaient le bon chemin, poussant les déportés du nez de leurs chevaux. Ce n'était pas difficile de se tromper, parce que ceux qui composaient le convoi, même les plus résistants marchant devant et faisant brutalement face au vent, cheminaient en baissant la tête, levant rarement les yeux, non pour voir la route – qu'ils considéraient infinie – mais vers le ciel, pour chercher une trace de lumière, un signe que la neige arrêterait de tomber ou tout simplement un signe. Ils s'étaient enveloppés de tous les tissus en leur possession, même des draps qui leur restaient, en se les attachant autour du corps avec de la cordelette pour se protéger du vent. Ils avaient gardé les couvertures les plus épaisses pour les pieds, se taillant des sortes de bottillons qu'ils avaient trempés dans l'huile, quand ils en avaient encore, ou dans les fosses de pétrole pour les rendre imperméables à la neige. Le convoi était compact au départ, mais à mesure que la fatigue se faisait sentir, il s'étira sur près d'un kilomètre. Les soldats se contentaient de les bousculer, renonçant à les presser: ceux qu'on aiguillonnait

au fouet ou au bâton tombaient à genoux au lieu de hâter le pas. Considérant cela comme un signe de révolte, ils les tuaient, en économisant leurs balles, juste à coups de bâton sur le crâne. Ils tombaient dans la neige, inconscients, ce qui équivalait à la mort. Ensuite, ils y renoncèrent, les laissant avancer selon leurs forces. Ceux qui étaient épuisés marchaient de plus en plus lentement et se retrouvaient en queue de convoi, ils arrachaient de plus en plus péniblement leurs pieds des congères et, finalement, restaient immobiles, fichés dans la neige, les jambes trop gelées pour que plient les genoux. Ils mouraient comme ça, les bras ballants au gré du vent, comme des arbres noirs et secs. Les charrettes envoyées à leur suite par le gouverneur d'Alep, que tracassait le grand nombre de morts qui, oubliés au bord du chemin, risquaient de répandre l'épidémie, les retrouvaient parfois au bout de quelques jours, toujours debout, les mains craquantes, gelées par le vent. Au début, les fossoyeurs prirent peur. Après, ils les arrachaient tout simplement de la neige comme des troncs aux racines pourries, en se disant que la terre devait être saturée de tant de morts et qu'elle avait décidé de laisser ceux-là mourir debout.

Ils dormaient dans des caravansérails abandonnés, parfois deux jours de suite, pour reprendre un peu de forces. Avec les charrettes pour les morts, il arriva d'Alep quelques sacs de boulgour, une sorte de blé décortiqué, qu'on leur distribua à raison de ce qui tenait dans le creux de leurs mains jointes. À Tefridje, puis à Lale, ils virent de loin une quantité de grandes tentes, tendues sur des poteaux, avec des toits en tôle, certaines mêmes ayant des abris en briques, et ils se réjouirent à l'idée de pouvoir se protéger du froid, mais on ne leur permit pas de s'en approcher à moins de quelques dizaines de mètres. Pour éviter que la route de Meskene fût semée de morts, les autorités avaient décidé que dans le vilayet d'Alep seraient créés de tels sites où rassembler les moribonds des convois. Ils ne faisaient l'objet d'aucun soin, ils étaient juste couchés à quinze ou vingt par tente, et on les y laissait mourir. Ils étaient arrivés dans un état si lamentable qu'ils n'avaient même pas la force de se tourner sur le côté ou de se protéger le visage des essaims d'insectes. Ils mouraient tels qu'on les avait déposés, souvent les yeux ouverts, les paupières trop racornies pour pouvoir couvrir le blanc des yeux. C'est pourquoi ces camps n'étaient gardés que par quelques surveillants sans pistolets, mais armés de gourdins et

de pierres contre les chiens, les hyènes et les corbeaux, sans toutefois faire du zèle.

La joie de s'approcher de ce genre de lieux qui leur avaient paru préparés contre les fléaux conjugués du vent, de la pluie et de la neige se mua en stupéfaction, puis en horreur, quand leur convoi s'arrêta à proximité des tentes sans qu'on leur permît de s'y abriter. À chacune des deux constructions temporaires, le convoi fut accueilli par un groupe de soldats, conduits par un sous-officier et un homme vêtu d'un costume noir que les autres appelaient doktor effendi. Celui-ci ordonna que toutes les personnes du convoi soient rangées en file, à un pas de distance les unes des autres, pour ne pas pouvoir se soutenir mutuellement. Certaines s'effondraient aussitôt, facilitant la tâche de doktor effendi. Car il n'était pas venu s'occuper des vivants, mais des morts. Pour éviter le risque de voir tant de cadavres dispersés en route, d'autant qu'Alep était bondé de consulats, prêts à envoyer des dépêches aux cours royales européennes, doktor effendi indiquait les moribonds qui étaient tout de suite embarqués dans les tentes et tabassés si le peu de vie qui leur restait les poussait à résister. Doktor effendi examinait chacun attentivement, pointant du doigt tous ceux qui présentaient des exanthèmes, tremblaient déjà de tous leurs membres, avaient le visage exagérément pâle et les yeux enfoncés au creux des orbites ou les commissures des lèvres couvertes d'une mousse vaguement verte et rouge venant du sifflement des poumons troués. Dans chacun de ces deux camps de moribonds, le convoi diminua d'un dixième environ. À peu près un tiers de ceux qui avaient quitté Bab n'arriva pas à Meskene. Beaucoup d'entre eux rendirent l'âme dans ces deux haltes pour moribonds, le corps des autres parsema les chemins, leur chair fondant en même temps que la neige et s'écoulant en ruisselets, et leur os disparaissant mâchés avec force grognements.

À Meskene, à la frontière du quatrième cercle, les convois retrouvaient l'Euphrate, tombeau mouvant de milliers de déportés. Dans une boucle du fleuve, après Meskene, les cadavres venus du nord que les eaux n'avaient pas engloutis ou les poissons pas encore déchiquetés s'entassaient. On tirait les corps sur la berge avec des gaffes. Comme la terre était gelée et qu'il y avait trop de dépouilles pour parvenir à les enterrer, on les arrosait de pétrole et on y

mettait le feu. La fumée noire était visible depuis le camp de Meskene, si bien que les déportés savaient pourquoi elle était si épaisse, le bûcher si humide qu'il ne pouvait brûler qu'à l'étouffée, et aussi ce qui flottait sur le fleuve, et pourtant ils s'approchèrent de la rive, s'agenouillèrent et burent avidement de cette eau au goût de cendre.

Certains dressèrent une nouvelle tente, d'autres s'installèrent dans celles abandonnées. Comme chaque fois qu'arrivait un convoi, le nombre de morts augmenta, puis il revint au chiffre habituel de cinq à six cents par jour. Le temps s'était un peu radouci, surtout dans la journée, mais il restait tout aussi atroce la nuit. La neige et les pluies avaient cessé et allaient en se raréfiant, à mesure qu'ils s'approchaient du désert. L'air était aussi plus sec, c'est pourquoi la respiration des mourants devenait sifflante.

Le camp était très sévèrement gardé. Les quelques personnes échappant à la surveillance et rattrapées dans le champ du côté de la ville étaient plongées, plusieurs heures durant, jusqu'au cou dans l'eau froide de la rivière, puis laissées sur la berge dans le vent. S'ils survivaient, on les renvoyait vers les tentes où, grelottant et divaguant, ils s'éteignaient peu après.

Soudain le mulet tomba à genoux et refusa l'eau. Ç'avait été une bonne bête. Rupen lui caressa longuement le front, avec tendresse, puis il le frappa plusieurs fois avec une pierre à l'endroit où il l'avait caressé. Les enfants pleurèrent, mais ils essuyèrent leurs larmes en sentant le goût sucré de la viande qui n'était pas filandreuse, comme celle des corbeaux tués, ni amère, comme celle des charognes. Ils en eurent pour quelques jours et cela leur redonna des forces. Ils reçurent aussi une poignée de boulgour. Alors qu'ils levaient des yeux interrogateurs sur ce geste de compassion, Kior Hussein, le même homme qui punissait les fugitifs en les plongeant dans l'eau glacée, leur en apprit la raison: «Je ne veux pas que vous mouriez ici. On a assez de soucis comme ça. La terre est collante et difficile à retourner. De toute façon vous mourrez. Mais fichez le camp d'ici debout jusque dans le désert. Là personne n'aura besoin de se fatiguer à cause de vous. Vous serez enterrés par le vent et le sable.»

Ils comprirent alors que ceux qui recevaient une mesure de grains dans le creux de leurs mains seraient obligés de repartir. On les laissa s'approcher du fleuve

et boire l'eau au goût de cendre qui allait bientôt avoir, comme le Jourdain, celui de la chair humaine. Le boulgour était un remède éphémère pour les entrailles épuisées par la dysenterie. L'eau faisait gonfler les grains avalés sans être mâchés et leur donnait à la fois une douloureuse impression de faim et de satiété. Le corps, lui, demandait plus d'énergie, mais l'estomac, rétréci par le manque de nourriture, enflait, menaçant de faire éclater les parois rendues minces par tant de mastication dans le vide.

Sahag avait maigri, ses mollets étaient à peine plus gros que ses bras. Sa mère partageait minutieusement le peu qui restait des petits sacs de farine et de sucre achetés en gare de Konya à des marchands qui, sachant où ils allaient et y ajoutant le prix du désespoir, leur avaient fait payer le triple du coût normal. Ils mangeaient le soir pour pouvoir dormir, car Herminé avait remarqué que la nuit, le corps prenant davantage conscience de lui-même, la faim était plus difficile à supporter. Au début, elle en distribuait à tous, puis elle en donna davantage aux enfants et moins aux adultes. À Meskene, elle n'en donna plus du tout à la grand-mère qui, un soir, fit un grand signe de croix, se tourna face à la paroi de la tente et mourut recroquevillée. C'est ainsi qu'ils la hissèrent dans la charrette le matin, et ainsi qu'elle fut poussée dans la fosse. Comme personne ne s'occupait plus de laver les morts, de les veiller et de leur croiser les mains sur la poitrine dans le cercueil, ils n'avaient plus besoin de mettre des chiffons chauds aux articulations pour tendre les bras ou les jambes pliés. Ils n'avaient pas de quoi, et même s'ils s'étaient donné la peine d'assouplir les cartilages glacés et secs des jointures, c'eût été en vain, car dans les fosses communes les corps n'étaient pas placés un à un, on les y faisait plutôt dégringoler pêle-mêle. « On aurait mieux fait de la faire durer jusqu'à l'après-midi, dit Herminé. D'ici là, les fosses se remplissaient, ils l'auraient posée plus sur le dessus... » Rupen ne répondit pas, il se contenta de hausser les épaules. Il ne parlait plus, il secouait les épaules et sa femme ne savait plus si c'était pour lui une façon de parler ou s'il se contentait de se dégourdir le dos, toujours plus voûté.

La vieille femme avait bien choisi son moment pour mourir. Le lendemain, leur coin de tentes fut entouré de soldats et on les poussa sur la route, une fois de plus. Le mulet étant mort, de toute façon la vieille femme n'aurait pas pu marcher et on l'aurait tirée vers les charrettes de moribonds que l'on ramenait à

Lale, où les seules choses existant en abondance étaient les essaims d'insectes et la patience avec laquelle on laissait s'éteindre les mourants, couchés l'un près de l'autre.

### *Dipsi, le cinquième cercle*

Normalement, il y a cinq bonnes heures de marche de Meskene à Dipsi. Mais le convoi mit plus de deux jours. Pour la première fois, leurs pieds touchaient les terres sablonneuses qui annonçaient la proximité du désert.

Les charrettes pour les morts ne les accompagnaient plus. De temps en temps, les fossoyeurs qui rassemblaient les corps attendaient que le vent remue le sable et recouvre les tas de cadavres dépouillés et noircis. Mais les deux jours de route furent calmes. Le ciel s'était éclairci, le vent était tombé. Les cadavres gisaient sur le bord de la route, en grande partie déchiquetés par les bêtes.

Parmi eux, des mourants, des femmes et des hommes épuisés de fatigue, de faim et de soif, des enfants qui ne comprenaient pas ce qui leur arrivait et qui attendaient la mort, appuyés contre des pierres ou des troncs desséchés. Cet effort de rester assis était la dernière tentative de lutter contre la mort, car, s'ils s'étaient couchés sur le bord de la route, le sable les aurait recouverts et étouffés.

Le camp, quelques milliers de tentes, était installé dans une vallée sur la rive droite de l'Euphrate. Ceux qui l'avaient disposé ainsi estimaient qu'étant entouré de collines, il diffuserait moins les odeurs persistantes de mort et les relents acides de la dysenterie et du typhus. Le chemin de Meskene à Dipsi était plus court que celui de Bab à Meskene. C'est pourquoi le gouverneur d'Alep n'avait plus aménagé de stations intermédiaires avec des asiles pour moribonds, qu'il avait baptisées, charmant euphémisme, Hastahane, c'est-à-dire hôpital. En revanche, étant donné l'état d'épuisement dans lequel les déportés arrivaient, après deux jours de marche dans les terrains sableux et les étroits sentiers de montagne, c'était le camp de Dipsi tout entier qui s'appelait Hastahane. Et il portait bien son nom, car, au cours des quelques mois où ce camp de concentration fonctionna, plus de trente mille personnes y moururent. Ce prétendu hôpital était totalement dépourvu de médicaments et n'avait d'autres assistances que celle des quelques médecins arméniens qui faisaient

partie des survivants et ne pouvaient rien faire d'autre que nommer la maladie, quand celle-ci n'était pas évidente, et calculer le nombre de jours avant la mort. Dans ce camp, l'initiation à la mort atteignit un paroxysme, moins par le grand nombre des gens qui y rendirent l'âme que, surtout, par le nombre encore plus grand de ceux, qui ayant été contaminés là-bas, allaient s'éteindre sur la route de Deir-ez-Zor, l'endroit où tomba le septième voile de la mort.

C'était déjà le mois de mars. Les pluies avaient cessé. De temps à autre, vers le soir ou à l'aube, se dessinait encore un rideau de nuages. Le printemps aurait pu venir à l'insu des déportés qui regardaient de moins en moins autour d'eux et seulement avec crainte, alertés par le bruit des sabots des chevaux ou les cris perçants et les fusils de Bédouins. C'est pourquoi ils avaient toujours les yeux baissés. Et c'est ainsi qu'ils découvrirent le printemps. Sur la route d'Abukhakhar, de Hamam, Sebka et Deir-ez-Zor, où les arbres se faisaient de plus en plus rares, le printemps arriva soudain quand germèrent des touffes d'herbe aux brins longs et fins. Au début, ils ne savaient pas comment les manger, les bords coupants leur écorchaient les gencives et ils s'étranglaient avec les brins filandreux. Puis les plus compétents et les plus patients leur apprirent le procédé. Il fallait rouler une boule de brins d'herbe dans le creux de la main, la saupoudrer d'un peu de sel pour l'humidifier. Ne pas tout mâcher d'un coup, mais mouiller l'herbe de salive, pour autant qu'on en ait un peu de reste, la garder ainsi quelques minutes jusqu'à ce que, dans la bouche affamée, elle se transforme en une sorte de pâte, comme si elle avait été cuite. Quand on ne trouva plus d'herbe, Rupen arracha les racines et les lava dans l'Euphrate. Il les coupait en menus morceaux que, trempés dans l'eau, on pouvait manger quelques heures après.

Il ne pleuvait pas, mais le ciel n'était pas serein. À l'approche du désert, il se formait une sorte de brouillard que la poussière, remuée par le vent, tenait en suspens. S'il y avait moins de chiens et de loups, les hyènes les remplacèrent. Elles étaient plus difficiles à chasser, plus rapides et habituées à la sécheresse. On ne trouvait pas facilement de leurs cadavres, car les hyènes, quand elles sentent la fin proche, se perdent dans le désert d'où elles sont venues. Restaient les corbeaux, malaisés à atteindre, car dans ce brouillard nacré on ne pouvait plus les distinguer de l'air libre, où ne passaient pas d'oiseaux, ni faire la différence entre les anges blancs et les noirs.

Comme l'herbe se faisait plus rare à cause des miasmes mais aussi des chevaux des soldats turcs qui paissaient autour du camp, Herminé et Rupen décidèrent, après avoir douloureusement pesé le pour et le contre, de faire passer Sahag du côté des courriers.

Dans leurs moments de solitude, mes grands-pères, Garabet Vosganian et Setrak Melikian, ne chantaient pas des chants de déportation. Pas plus que d'autres vieux Arméniens de mon enfance. Les poèmes que nous lisions, lors de nos rencontres, les chants que nous écoutions évoquaient surtout les fedayins qui avaient combattu dans les montagnes, et non les massacres et les déportations. Les convois descendirent en silence tous les degrés d'initiation à la mort. Peut-être parce qu'à l'intérieur la souffrance était trop violente pour laisser filtrer quelque chose vers l'extérieur. Peut-être parce qu'ils ne croyaient pas qu'il y eût quelque chose après.

Mais, à défaut de communication avec l'extérieur, les déportés écrivaient pour eux-mêmes. Les manuscrits conservés des sept cercles de la mort furent écrits sur les routes de la déportation, où que l'on pût trouver un bout de bois, une borne kilométrique, un tronc d'arbre à l'écorce tendre, un mur. Longtemps, jusqu'à ce que les pluies les lavent et que le vent les effacent, des caractères arméniens restèrent gravés dans le bois ou la pierre. Ceux qui passaient laissaient des informations à ceux qui les suivraient. Et ces derniers ajoutaient leurs propres mots, s'il restait assez de place. Dans les camps de déportation, des feuilles de papier circulaient entre les gens. Elles n'étaient pas signées, de peur des repréailles, et pas datées non plus. C'était inutile. En dehors de la neige, qui se transformait en boue, et des boues qui devenaient nuages de poussière éparse, la réalité était immuable.

Les nouvelles décrivaient ce qu'il se passait dans chaque cercle de la mort. Ceux qui expédiaient ces informations étaient les courriers, choisis parmi les garçons les plus alertes qui pouvaient se faufiler sans se faire voir. Et, afin qu'ils aient la force de parcourir les chemins rapidement, on leur donnait des provisions. Certains ne revenaient pas, soit parce qu'ils se retrouvaient incorporés dans les convois plus avancés, ce qui raccourcissait leur itinéraire vers la mort, soit parce qu'ils étaient tués en route. C'est pourquoi les courriers étaient toujours des volontaires choisis parmi les orphelins, car peu de parents acceptaient de se séparer ainsi de leurs enfants. L'homme qui prenait les

décisions à ce bout de convoi s'appelait Krikor Ankout. Le responsable, à l'autre bout, à Deir-ez-Zor, était Levon Chachian, jusqu'au moment où il fut assassiné après d'inimaginables tortures.

Krikor Ankout examina le garçon, il lui asséna un coup sur la poitrine, mais Sahag trouva la force de rester planté devant lui sans tomber. Alors l'homme décida que ce garçon ferait l'affaire. Aller jusqu'à Deir-ez-Zor prenait environ six jours, les courriers marchaient surtout la nuit et, le jour, s'abritaient dans les creux des berges, le chemin aller-retour durant deux bonnes semaines. Sahag apprit le nom de celui qui, au camp de déportés de Rakka, devait lui donner des provisions pour poursuivre jusqu'à Deir-ez-Zor. Rupen et Herminé restaient en retrait et regardaient, sans savoir si ce qu'ils avaient approuvé était pour le bien de leur enfant ou signifiait sa perte. Quelqu'un fit le guet devant la tente, un autre apporta de l'eau. Herminé lava soigneusement le dos de Sahag, puis l'enfant se coucha par terre sur le ventre, les bras écartés. Krikor Ankout trempa la plume dans l'encre et écrivit lentement sur la peau du garçon, couvrant son dos jusqu'en bas de grandes lettres, aussi stylisées que possible pour simplifier les signes et finir au plus vite, et aussi pour éviter d'égratigner trop le gamin qui supportait sans broncher les griffures de la plume. Comme la peau était tendue sur les os, la tâche était plus facile. Le garçon demeura immobile un bon moment, pour faire sécher la teinture. Ensuite, ils mélangèrent de la terre dans le bol d'eau, en firent une boue légère dont ils lui couvrirent les épaules. Ainsi barbouillé, il était à peine moins sale qu'avant. Ils lui demandèrent s'il savait nager, il répondit qu'il avait grandi sur les rives du Bosphore. Enfin, Krikor dessina du bout du doigt dans la terre la route pour Deir-ez-Zor. « Marche la nuit. Tu longes l'Euphrate, ne t'en éloigne pas. Si tu vois qu'il n'y a pas d'autre moyen de te sauver, tu te jettes à l'eau et tu résistes aussi longtemps que tu peux, jusqu'à ce que les écrits soient trempés et lavés par les eaux. Ils ne doivent pas savoir ce qu'il y a d'écrit. Même chose pour le retour. Surtout pour le retour. »

Herminé reçut, au nom de l'enfant, les provisions pour le voyage. Elle garda une poignée de grains de blé ou de riz pour sa petite soeur, elle l'embrassa et il se perdit dans la nuit. Il n'y eut pas d'adieux. En voyant tant de mort autour d'eux et l'attendant comme une réalité incontournable, il y avait longtemps qu'ils s'étaient fait leurs adieux.

Sahag fit exactement ce qu'on lui avait demandé. Il rationna sa nourriture, tint bon environ trois jours, mais ne s'arrêta pas à Rakka, de peur de ne pas pouvoir en ressortir. Arrivé à Deir-ez-Zor, il chercha Levon Chachian. Celui-ci effaça la boue et lut le message de Krikor Ankout, ils le lavèrent de nouveau pour tracer d'autres lettres sur son dos et lui étalèrent ensuite la fine couche de boue mélangée à de la cendre. Au retour, Krikor Ankout lui donna d'abord un pichet d'eau et une poignée de boulgour. Il le fit nettoyer par des femmes puis, quand il eut lu, il demanda à rester seul. Il effaça de sa main ce qui était écrit sur le dos du garçon, il l'étreignit et lui dit : « Ne raconte à personne ce que tu as vu à Deir-ez-Zor. La plupart ne te croiront pas et ça ne te servirait à rien. Et ça ne servira à rien à ceux qui te croiraient quand même. Retourne auprès de tes parents. » Quand elle le vit, Herminé le prit dans ses bras et pleura, moins de joie de l'avoir de nouveau auprès d'eux que de pitié.

À la mi-avril, le camp de Dipsi fut liquidé et les derniers convois partirent en suivant l'Euphrate. Des soldats et des gendarmes à cheval entourèrent le camp, se ruèrent parmi les tentes, frappant du bâton ou du fouet, bouleversant les abris et poussant les gens vers l'extrémité du camp, où se formaient les convois. Lorsque tous ceux qui pouvaient tenir debout et courir au rythme des chevaux furent sortis des tentes, obligés de laisser derrière eux les mourants, on donna le signal du départ. Environ à une heure de marche en direction des collines, se tournant vers le camp-hôpital de Dipsi, ils virent s'élever une fumée épaisse. Les tentes avaient été arrosées d'essence et on y avait mis le feu. D'après la couleur de la fumée et la forme des nuages qui montaient en tourbillons, ils comprirent qu'avec les tissus des tentes, c'étaient des corps humains qui brûlaient, desséchés ou encore humides, pêle-mêle avec les moribonds.

### *Rakka, le sixième cercle*

Le trajet dura plus d'une semaine. Les journées étaient brûlantes mais les nuits demeuraient excessivement froides. Les gens marchaient de plus en plus lentement, en chancelant. Pour ces files hagardes, indifférentes aux stimulations et aux coups de fouet des gardiens à cheval, il n'y avait au moins plus le danger de se faire attaquer par des bandes armées, car il n'y avait plus

rien à piller. Aux haltes, des Arabes s'approchaient tout de même, pour acheter des filles contre des petits sacs de blé. Le convoi suivit la rive droite de l'Euphrate et arriva finalement à Sebka, camp sur la rive opposée à Rakka, d'où l'on pouvait voir la ville comme un lieu miraculeux et interdit. L'eau du fleuve parvenait à éteindre la soif des déportés. Mais il y avait de moins en moins de chances de trouver quelque chose à manger. De temps à autre, les gendarmes distribuaient des sacs de nourriture envoyés par les consulats étrangers ou les institutions chrétiennes, en les lançant au galop de leurs chevaux. Jetés en vrac, la plupart étaient gâtés. Les gens tiraient sur les sacs de farine ou de sucre qu'ils déchiraient de leurs ongles, comme de la poussière. D'autres dons tels que pois chiches ou riz ne pouvaient être consommés parce que plus personne n'avait de dents. Ils les avalaient sans mâcher et leur estomac ne pouvait les digérer, ayant perdu l'habitude, ou parce qu'il en était empêché par la dysenterie. Rupen n'allait plus à la chasse, les chiens se faisaient rares et les loups se déplaçaient en meutes. Il arrivait souvent qu'ils se ruent sur ceux qui fouillaient les ordures et qu'ils les dévorent. Il allait avec les autres, ramasser les morts. Il participait au creusement des fosses communes, opération devenue plus facile, car il n'y avait plus besoin de planter la bêche dans une terre dure ou glaiseuse, il suffisait de déplacer le sable, comme si on avait changé les dunes de place. L'opération était tout de même plus difficile, si l'on pense qu'il fallait creuser beaucoup plus profond, sinon les sillons des fosses auraient été soufflés par le vent ; les couvercles de sable, pulvérisés, auraient laissé les morts à découvert.

Personne ne récitait de prières au bord des fosses. On y enterra surtout les nouveaux morts. Des convois menés dans des endroits isolés et faciles à circonscrire pour être massacrés, des camps de concentration, jusqu'à la mort par balle, par faim, par immersion dans l'eau glacée ou en brûlant vifs les mourants, tous les moyens mis en oeuvre pour l'assassinat des Arméniens sur les routes d'Anatolie, de Constantinople à Deir-ez-Zor et Mossoul furent repris plus tard par les nazis contre les juifs. Si ce n'est que dans les camps nazis, les détenus avaient un numéro et ce comptage macabre a amplifié l'horreur des crimes perpétrés contre le peuple juif. Les morts dus aux actions d'extermination du peuple arménien ne sont pas plus nombreux, si, toutefois, il était possible de faire des comparaisons entre des crimes d'une telle ampleur,

mais ils ne sont pas comptabilisés. Les noms que nous connaissons sont surtout ceux des bourreaux, des gouverneurs, des commandants de camps, des pachas, de beys, des agas et des sous-officiers. Les victimes ont rarement un nom. Jamais la mort, se dépouillant de ses oripeaux, cercle après cercle, ne fut plus nue, jamais elle ne fut moins nommée.

On n'a pas encore inventé de traditions pour les fosses communes. Comment les creuser, comment placer les morts, savoir s'il faut mettre les hommes au fond, les femmes au milieu et les enfants par-dessus, comment les laver, les habiller, quelles sont les prières rituelles du prêtre et de quel repos on parle pour l'au-delà, quelle croix il faut dresser, à combien de bras, et quel nom y inscrire. Rien de tout cela. Chaque fosse commune a ses lois, et leur seul point commun est la hâte avec laquelle on les a creusées. Ce qui éloigne toute idée d'habitudes ancrées, car il n'existe aucune tradition de la hâte.

On inscrit des noms sur les tombes et on les décore pour ne pas oublier complètement ceux qui y reposent. Les fosses communes ont été faites pour que les morts que l'on y a jetés soient oubliés au plus vite. Les fosses communes sont la partie la plus coupable de l'histoire.

En partant du coeur de cette mort sans nom, j'ai dessiné sept cercles ayant pour centre Deir-ez-Zor. Dans l'espace qu'ils recouvrent, dont la plus vaste circonférence passe par Mamoura, Diarbekir et Mossoul, plus d'un million de personnes trouvèrent la mort, soit environ deux tiers de tous les morts du génocide arménien. Je savais qu'ils avaient été là-bas et que, de tous ceux qui entrèrent dans les cercles de la mort et qui ne furent ni islamisés, vendus comme esclaves ou distribués dans les harems, presque personne ne fut sauvé. N'importe qui pouvait mourir n'importe où. Il n'y a pas une famille arménienne au monde qui n'ait un membre disparu comme dans un tourbillon, dans les cercles de la mort. C'est ainsi que l'on peut prier au bord de n'importe quelle fosse commune en pensant qu'il s'y trouve un membre de notre famille. Rupen savait qu'il faisait quelque chose de bien. La mort était un refuge pour la situation humiliante des vivants, et les fosses communes étaient un refuge pour la situation gênante des morts. Mais il y avait une autre raison pour laquelle Krikor Ankout et les hommes valides avaient décidé de se dépêcher de sortir les morts des tentes et de creuser les fosses communes. Quelques jours auparavant, ils avaient sorti d'une tente où vivait une famille nombreuse un mort

sans visage. Ils regardèrent longuement ce cadavre aux joues rongées comme si des rats les avaient mordues. Mais il n'y avait pas de recoins dans le camp, si bien qu'il n'y avait pas non plus de rats. Tous avaient compris, mais personne ne dit un mot, ils ne jurèrent pas de se taire, sentant bien que personne ne serait capable de raconter une chose aussi atroce. Quand les signes de ce genre se multiplièrent, les hommes décidèrent d'examiner eux-mêmes les tentes, matin et soir, afin qu'aucun cadavre n'y restât trop longtemps.

D'Alep on envoya à Rakka et Sebka de nouvelles garnisons. Les soldats et les gendarmes se tenaient loin du camp. Celui-ci n'était pas difficile à défendre. Le bord de l'Euphrate constituait sa limite nord et le fleuve était difficile à traverser, même pour un homme dans la force de l'âge. À gauche et à droite s'étendaient des plaines où il n'y avait pas moyen de se cacher, quant au sud, c'était le désert. Et, effectivement, à l'exception des petits courriers, peu nombreux furent ceux qui parvinrent à s'enfuir pour se mêler aux foules bigarrées des marchés de Rakka, d'où ils prenaient le chemin inverse des convois, vers Bab et Mamoura, où allaient au nord, vers Ourfa. Mais les soldats ne surveillaient pas seulement les humains. Ils gardaient aussi les bêtes sauvages et même les oiseaux. Les habitants de Rakka et les tribus de Bédouins avaient une grande terreur des épidémies qui faisaient rage dans les convois de déportés. C'est pourquoi le gouverneur d'Alep avait interdit aux fossoyeurs étrangers aux convois de s'approcher du camp et les charrettes envoyées dans le camp restaient aux mains des déportés. À la fin, là où les déportés n'avaient pas tué eux-mêmes les chevaux pour les manger, on les abattait, de peur qu'ils n'apportent une des maladies qui, après s'être propagées sans que rien ne puisse les arrêter, s'intensifiaient, devenant incurables.

Tels qu'ils étaient plantés là à regarder les tentes, ou cirant leurs bottes, étrillant leurs chevaux, nettoyant leurs armes, les soldats aux uniformes neufs semblaient se préparer pour une parade. Ils ne voyaient pas les visages des déportés, soit parce qu'ils étaient trop loin, soit qu'ils galopaient trop vite en allant leur jeter de la nourriture, ou bien parce que cela n'avait aucune importance.

Ce sentiment était d'ailleurs réciproque. Pour les déportés, les soldats avaient tous le même visage et pour les soldats les détenus n'avaient pas de visage du tout, ni même de qualités humaines, puisqu'on leur avait donné l'ordre de viser

sans pitié tout ce qui tentait de sortir du sixième cercle, homme, animal ou oiseau.

Alors que les déportés étaient de plus en plus épuisés après des mois de fatigue et de faim, les soldats étaient toujours plus reposés, avec des détenus toujours plus faciles à garder et des haltes toujours plus fréquentes. Et ce qui accentuait la disparité, c'était qu'à mesure que les détenus étaient plus dévêtus et loqueteux, les uniformes des soldats étaient renouvelés, de plus en plus brillants, et leurs chevaux plus chamarrés.

Les hommes avaient réussi à s'organiser pour que les morts soient ramassés aussi vite que possible. L'arrivée d'un nouveau convoi d'Abukhakhar et de Hamam était immédiatement suivie d'une extension du réseau de collecte des morts. Ils avaient commencé à travailler au rythme de la mort. Mais cela eut des conséquences néfastes, car la mort se voyant démasquée, accéléra la cadence. D'autre part, cela fit réfléchir les soldats: ils avaient compris que, dans le camp de Sebka, les gens avaient commencé à se soumettre à un autre ordre que celui de la mort. Qui a le courage de s'opposer à la mort peut s'opposer à n'importe quoi au monde. Alors ils avancèrent le départ des convois vers Deir-ez-Zor, pour créer du désordre. Mais le camp de Sebka reconstitua ses équipes de collecteurs; elles étaient surtout complétées moins par peur de la mort que par peur d'eux-mêmes.

Cette capacité de s'organiser, si inhabituelle pour un camp d'hommes loqueteux et presque mourants, pouvait être tolérée à Sebka, où il n'y avait que quelques milliers de tentes, mais elle aurait pu devenir dangereuse à Deir-ez-Zor, au coeur du septième cercle où les déportés se comptaient par dizaines de milliers. C'est pourquoi, un matin, le commandant fit savoir que tous les hommes de quinze à soixante ans devaient se réunir à l'extrémité du camp. On allait les envoyer faire des travaux de terrassement. Et ils auraient, bien sûr, à manger et de l'eau à boire. Ils sortirent des tentes et certains crurent que, du moment qu'on les envoyait travailler, c'est qu'on avait besoin d'eux et, par conséquent, qu'ils seraient épargnés. D'autres sortirent avec hésitation et seulement après que les sous-officiers les eurent menacés de venir les chercher dans leurs tentes, à cheval. D'autres, comme Rupen, se joignirent au groupe avec indifférence. Depuis qu'il était devenu chasseur d'anges, sans trop se soucier de leur couleur, seulement de leur chair filandreuse sous les plumes, Rupen

s'était vidé de l'intérieur, il ne vivait que pour défendre ses enfants. C'est justement pourquoi, quand Sahag le suivit furtivement, estimant qu'à quatorze ans il pouvait être admis parmi les hommes, Rupen l'arrêta, lui flanqua deux paires de gifles qui ahurirent le garçon, mais eurent le don de le calmer. Certains s'obstinèrent pourtant à rester cachés. Ainsi le mari de la femme de la tente voisine avec laquelle ils s'étaient liés d'amitié. À eux deux ils ne faisaient qu'un et chacun pouvait prendre l'aspect de l'autre. Assez grande, les hanches étroites et les seins assortis, la femme, vêtue d'habits masculins lors de la formation des convois, n'attirait pas l'attention des soldats et réussissait à échapper à ceux qui cherchaient des femmes. Et l'homme, mince, le visage glabre, les cheveux devenus longs dans cet état sauvage, s'habillait en femme, attendant, le coeur serré, les contrôles des tentes. Mais il n'y en eut pas. Quand les hommes furent rangés en colonnes, le chiffre de cinq cents sembla satisfaisant et on donna l'ordre de partir.

De toute façon, la part masculine des convois avait beaucoup diminué. Tout au long du trajet vers Deir-ez-Zor, les hommes furent les cibles privilégiées des raids. Par endroits d'ailleurs, pour éviter les erreurs, les convois étaient séparés, dès le départ, en hommes et femmes et les hommes étaient tués en route dans les embuscades des bandes de guerriers ou carrément par les soldats chargés de les garder. Ainsi, la plus grande partie des convois était constituée de femmes, d'enfants et de vieillards, ces derniers périssant presque tous, incapables de suivre le rythme de la marche jusqu'à Sebka. Certains convois, surtout ceux qui venaient de l'ouest, avaient fait près de mille kilomètres jusque-là.

Ces deux paires de gifles flanquées par son père sans colère mais avec désespoir furent le dernier souvenir que Sahag garda de Rupen Sheïtanian. Les hommes furent menés vers le sud, vers le désert de Syrie et fusillés. Et la mort revint, toute-puissante, s'étalant comme de la soie verte qui stagnait par-dessus le camp.

Quand le convoi auquel se joignirent Herminé, ses deux enfants et les amoureux prit la route, le printemps tirait sur sa fin. Les eaux de l'Euphrate s'étaient un peu calmées, devenues plus claires. Les vilayets qui bordaient ses deux sources ayant à présent été vidés de leurs Arméniens, les cadavres se firent plus rares sur le fleuve, et aucun autre ne remplaça ceux qui avaient été

mangés par les poissons, avalés par les tourbillons ou accrochés aux berges. Comme toute tombe, l'Euphrate s'était fermé pour laisser de nouveau place à la vie.

Si la route de Meskene à Deir-ez-Zor était passée ailleurs, les déportés seraient morts de soif depuis longtemps, surtout après le début de la canicule. Mais, ainsi, ce fleuve qui avait si longtemps mêlé l'eau morte à l'eau vive offrait maintenant ses ondes devenues transparentes. C'est ce qui se passa sur tout le trajet jusqu'à Deir-ez-Zor, où l'Euphrate abandonna les convois à leur sort, pour aller rejoindre le Tigre.

### *Deir-ez-Zor, le dernier cercle*

Le convoi était formé de silhouettes imprécises. Elles avaient l'air légères sous le souffle du vent, une compagnie d'oiseaux tombant au sol, non une colonne d'êtres humains. Les photos faites par des voyageurs étrangers qui avaient réussi à s'approcher des convois ou à photographier les malheureux à bout de forces restés sur le bord de la route en attendant la mort représentent surtout des enfants. Le chemin vers le septième cercle fut une sorte de croisade des enfants. Qui subit le même sort que toutes les croisades dépourvues d'armes. Les enfants que l'on voit sur ces photos sont squelettiques, le corps est ratatiné, le ventre creux, les côtes surgissant comme des arcs d'acier par-dessus cette cavité, les bras et les jambes sont minces et secs comme des branches, les têtes d'une taille disproportionnée, comme les orbites, d'où les yeux ressortent ou bien sont enfoncés au fond de la tête. Les enfants regardent sans autre expression que celle de l'égarement, ils regardent comme d'une autre rive, ne tendent pas les mains, ne demandent rien. Dans leurs yeux il n'y a pas de haine, ils ont vécu trop peu pour comprendre et condamner. Il n'y a pas non plus de prière, car ils ont oublié ce qu'était la faim, il n'y a pas de tristesse, car ils n'ont pas vécu les joies de l'enfance, il n'y a pas d'oubli, car ils n'ont pas de souvenirs. Dans leurs yeux il y a le néant. Le néant, cette lucarne entrouverte sur l'autre monde.

Une femme qui s'effondrait condamnait aussi à mort son enfant. Le plus souvent, il restait au chevet de sa mère pour attendre la mort ensemble. Herminé remarqua avec terreur les rougeurs du typhus sur les joues de sa fille.

En très peu de temps, les taches s'étalèrent, à cause de la chaleur étouffante. Herminé avançait en serrant sa fille contre son corps et en pleurant. Sahag voulut l'aider, mais sa mère ne le laissa pas s'approcher, pour le protéger de la contagion. Elle ne le touchait plus, elle se contentait de l'examiner dans son sommeil, le souffle coupé, par crainte de déceler les traces de la maladie. Parfois elle croyait, terrorisée, en avoir découvert. D'autres fois elle respirait, soulagée, ce n'étaient que des taches de poussière qui, humectée par la sueur, prenaient la couleur du sang séché. Elle s'abstint de l'embrasser quand il dormait, elle ne caressait que sa fillette sans se soucier de tomber malade elle aussi, et même exprès, car l'idée de la laisser partir dans l'autre monde sans y être accompagnée terrifiait Herminé, qui, ne sachant comment guérir son enfant, pria pour mourir avec elle.

La route de Sebka à Deir-ez-Zor fut la plus longue et la plus effroyable de toutes. Près de cent kilomètres de marche. Comme la chaleur extrême commençait à contrarier les soldats somnolant sur la selle de leurs chevaux auprès des convois qui se traînaient, les plantes des pieds brûlées par le sable, ils décidèrent d'avancer la nuit et, pendant la journée, ils s'installaient sur la berge du fleuve, là où, venant de l'eau, soufflait une brise un tant soit peu rafraîchissante. Les quelques hommes qui restaient improvisaient des tentes pour s'abriter de la chaleur anéantissante. Certains perdaient la raison dans leur sommeil : ils tremblaient, se débattaient, et parfois il fallait leur asséner de grands coups pour qu'ils se réveillent et ne s'étouffent pas en dormant. D'autres perdaient la raison éveillés, ils s'en allaient, hagards, mais n'allaient pas bien loin, car, ne sachant plus se mettre à l'abri, ils tombaient vite sous les balles. C'étaient des convois sans ombre. Pendant la journée, allongés, ils n'en avaient pas et là où, par bonheur il s'en trouvait une petite trace, ils s'y enveloppaient comme dans des draps. Les ombres collaient au corps comme la sueur. La nuit, marchant d'un pas hésitant, butant contre les pierres ou tombant dans les trous des bords de la route, ils devenaient leurs propres ombres. Les convois étaient à ce point affaiblis qu'ils n'avaient plus la force de faire de l'ombre et de la tirer derrière eux comme un filet de pêche. Les convois sans ombre mirent près de deux semaines à parvenir de Sebka à Deir-ez-Zor.

Le camp était situé sur la rive droite de l'Euphrate. Cette fois, les tentes se comptaient par dizaines de milliers. Deir-ez-Zor était le dernier centre, vers l'est,

là où l'on organisait encore ce genre de camps. À partir de Deir-ez-Zor il n'y avait plus de transit pour ce monde.

C'est pourquoi l'on ne donna plus rien à manger aux déportés. Comme la végétation était rare et que les hommes qui auraient pu chasser des bêtes attirées par les cadavres dans le désert étaient trop peu nombreux, la faim devint insupportable. Les corps étaient tellement épuisés que les maladies se propageaient très lentement, l'organisme n'avait même plus la force de les contracter. Les malades atteints du typhus n'avaient même plus de fièvre, parce qu'ils ne généraient plus d'anticorps. Devant la faim, toutes les autres maladies s'étaient retirées, la laissant mordre les ventres, tirer la peau sur les os et dessécher les entrailles.

Les incidents diminuaient d'autant. Après que la direction du camp eut découvert que Levon Chachian et son groupe organisaient non seulement des journaux vivants, portés par les orphelins d'un camp à l'autre, mais aussi un pauvre système d'approvisionnement en médicaments et nourriture, et, tout comme au camp de Sebka, des équipes parvenant à enterrer les cadavres au rythme de la mort, après donc que tout cela fut découvert, Levon Chachian fut sorti du camp et assassiné avec bestialité par le chef du camp, Zeki Pacha en personne. Toute forme d'organisation interne fut supprimée, faisant ainsi disparaître tout danger de révolte, selon les soldats, et le camp tomba dans un état de léthargie. La peur d'une révolte semblait, peut-être, injustifiée puisque les soldats étaient bien équipés, reposés jusqu'à l'ennui et armés jusqu'aux dents tandis que les déportés étaient de plus en plus squelettiques, plus loqueteux et plus hésitants dans l'ivresse de la mort. Mais les soldats éprouaient bien ces craintes et les autorités d'Alep et de Deir-ez-Zor aussi. Les soldats avaient appris à combattre d'autres soldats et leurs armes avaient été fabriquées pour être menaçantes vis-à-vis d'ennemis qui craignent la mort. On n'avait pas encore inventé d'armes contre ceux qui n'ont plus peur de rien. Épuisés et tenaillés par la faim, les déportés n'avaient pas conscience que précisément leur acceptation de la mort constituait leur force effrayante. Bien que ce pouvoir qu'était l'absence de peur de la mort ait augmenté à chaque nouveau cercle, ce chemin entre les sept cercles ne fut pas celui de la révolte. Le trajet des convois était plutôt une attente de la mort. Errant dans le camp,

elle était devenue l'une des leurs, elle fut l'une des victimes des cercles de Deir-  
ez-Zor.

Et, à l'extérieur, elle ne se faisait entendre que sous forme d'un sourd murmure. Un voyageur allemand, qui parvint à voir de près les déportés de Deir-  
ez-Zor, fut profondément troublé, moins par les choses évidentes, visibles sur les  
photos dans toute leur horreur, que par un détail: dans cet endroit atroce, on ne  
voyait personne pleurer. Ou, plutôt, il ne vit pas ce qu'on entend habituellement  
par un être humain qui pleure, c'est-à-dire qu'il ne vit pas de larmes.

Ce n'est pourtant pas vrai que les gens ne pleuraient pas. Seulement, ils  
pleuraient autrement. Ceux qui avaient encore la force de rester assis se  
balançait, les autres pleuraient les yeux grands ouverts sur le ciel. Mais ces  
pleurs étaient une sorte de gémissement ininterrompu et grave, qui, répété par  
des milliers de poitrines, résonnait comme une basse continue. Les pleurs  
n'étaient pas des traces sur les visages, mais un son. Cet unisson vibrant sans  
fin s'accordait si bien au milieu, retentissant sur le même ton que le  
mugissement du vent entre les dunes ou l'écoulement des eaux de l'Euphrate,  
que les pleurs ne cessèrent pas un instant tout le trajet jusqu'à l'arrivée des  
derniers convois de Deir-  
ez-Zor sur les plateaux où les déportés furent tués. Ces pleurs secs tenaient lieu de prière, de malédiction, de silence et aussi de  
témoignage, pour certains ils remplaçaient même le sommeil. Beaucoup  
s'endormaient pleurant ainsi, d'autres mouraient en pleurant et les pleurs  
continuaient de vibrer dans la poitrine raidie comme dans un tuyau d'orgue. J'ai  
entendu ces pleurs, quand grand-père Setrak se balançait dans sa chaise  
longue au jardin en murmurant, ou quand grand-père Garabet s'enfermait dans  
sa chambre et cessait de jouer du violon.

Au début, ces pleurs gémissants irritèrent les soldats, d'autant que répétés par  
les flots et le vent, ils semblaient venir de partout. Puis ils s'habituaient, cet  
accompagnement s'avérait plus sûr que toutes les sentinelles, aussi longtemps  
qu'il coulait de la même manière, cela signifiait qu'il ne se passait rien sortant de  
l'ordinaire. Il se serait arrêté si les gens avaient trouvé une autre occupation que  
celle de mourir ou de pleurer leurs morts. Il s'arrêterait, disaient les soldats, si  
les déportés se soulevaient ou s'ils mouraient tous. Mais à part quelques cas de  
folie qui finissaient le plus souvent par une balle dans la poitrine, ils ne se  
révoltèrent pas. Pour ce qui est de mourir, ils ne moururent pas si vite, car il

semblerait que la mort, vivant si longtemps parmi les déportés, se soit mise à les aimer. Les camps furent supprimés au bout de quelques mois et, entre-temps, presque tous les déportés furent assassinés, mais cette basse continue ne cessa pas à Deir-ez-Zor.

À l'époque, l'oreille tendue vers ce bruit qui creusait son lit plus large que celui de l'Euphrate, les soldats turcs ne se faisaient pas trop de soucis en ce qui concernait la surveillance du camp de Deir-ez-Zor. Au sud et à l'est il n'y avait pas besoin de surveiller, car là, il y avait le désert. Celui qui aurait cherché à s'enfuir de ce côté n'avait aucune chance de survie. Et puis l'Euphrate bordait le camp et ne laissait aucun espoir non plus.

Il fut un temps où Deir-ez-Zor était la destination de tous les convois, sans que les autorités aient décidé que faire après. Ils s'attendaient sans doute à ce qu'ils disparaissent peu à peu sur ces routes, de façon à ce que Deir-ez-Zor devienne soit une sorte d'hôpital de campagne, où ceux qui y seraient tout de même arrivés rendraient l'âme rapidement, une sorte de Hastahane, comme il y en avait à Tefridje et à Lale. Malgré toutes les occasions qui leur furent offertes en nombre, quelques centaines de milliers de déportés s'obstinèrent à vivre. Ou, tout simplement, oublièrent de mourir. Le camp devenait de plus en plus bondé et difficile à maîtriser, moins à cause des gens qu'en raison de ce qui les accablait ou de ce qu'ils causaient, à savoir les maladies et les miasmes. Comme les autorités de la capitale de l'empire souhaitaient une solution rapide et définitive de la question arménienne, Deir-ez-Zor se mua de lieu de destination en station de transit. Mais ce n'était plus le transit entre deux camps, c'était le transit entre deux mondes.

De toutes les souffrances, celle qui s'avéra plus forte que les maladies ou les douleurs, ce fut la faim. Privé de toute source d'aliments, ne subsistant que d'une nourriture aléatoire, d'herbes, de fruits verts ou de miel sauvage, de charognes de bêtes, le camp de Deir-ez-Zor offrait une vision hallucinante. Les corps squelettiques se déplaçaient vers l'Euphrate pour boire de l'eau, à pas vacillants, puis se posaient, le visage offert à la chaleur brûlante, se balançant et gémissant, comme s'ils se nourrissaient de lumière, à l'instar des plantes. Certains, perdant le sens de toute chose et tout sentiment autre que la faim, portaient à la bouche tout ce qui leur tombait sous la main, grignotaient de l'écorce d'arbre, suçaient des chiffons imprégnés du goût salé de la sueur ou

croquaient des matières fécales qui étaient petites et dures comme des crottes de chèvre, à cause de la famine. Après l'assassinat de Levon Chachian et de ceux qui, travaillant aux fosses communes, essayaient de préserver les morts, les cadavres s'attardaient de nouveau sous les tentes. Des morts sans visage ou auxquels il manquait une main ou un pied refirent leur apparition. Ceux qui faisaient le tour des tentes à quelques jours d'intervalle pour sortir les corps déchiquetés ou décomposés ne tremblaient plus d'horreur. Au contraire, certains se tenaient aux aguets: de chasseurs de corbeaux ou d'hyènes ils étaient devenus chasseurs de morts. C'est pourquoi ceux qui étaient sous les tentes les examinaient attentivement et ne confiaient pas leurs morts à n'importe qui.

Même alors, l'opération s'avérait peu aisée. Il était de plus en plus difficile de distinguer les morts des vivants. Ces derniers restaient des heures entières immobiles et dormaient souvent les yeux ouverts, aveuglés par la fournaise qui leur brûlait le blanc des yeux. Quant aux morts, ils sursautaient parfois à cause des grandes différences de température entre la nuit et le jour, quand les articulations ramollissaient au soleil ou se contractaient sous le gel nocturne. Si bien qu'on s'était mis à collecter au hasard, et certains revenaient du bord de la fosse, réveillés par le choc du contact violent avec les autres corps.

Au signal donné, les convois recommencèrent à se former. Une partie fut dirigée à l'est, vers Marat et Souvar. D'autres allèrent à l'ouest, prenant le chemin de Damas. Dans les deux directions, le dénouement était le même. Arrivés sur un plateau, que l'avant-garde jugeait convenir, les soldats s'éloignaient, puis encerclaient le convoi et tiraient de tous les côtés. Quand plus personne n'était debout, ils fixaient la baïonnette au canon de leur fusil, sortaient le yatagan et passaient sur les corps en tailladant, si bien que ce qui n'avait pas été exterminé par les balles était achevé à la lame. Les convois comptaient entre trois et cinq cents âmes. Leur sort était toujours le même, à cette différence près que les soldats laissaient parfois cette tâche aux Bédouins, se contentant d'inspecter à la fin, pour être sûrs que le travail avait été bien fait. Herminé attendait la mort, sa fillette dans les bras. La petite était secouée de frissons, la nuit Herminé se couchait sur elle pour essayer de la réchauffer. Sahag parvint à apporter une poignée de dattes vertes et même, un jour, une grenade tombée de la selle d'un soldat. Ils mangèrent les grains doux acidulés

un à un, les tenant longtemps sur la langue. Dans l'autre tente, les amoureux souffraient de la faim sans pouvoir chercher de la nourriture, car la femme ne laissait à aucun prix son mari quitter leur abri, de peur que les soldats le voient et le tuent. Ils semblaient se nourrir l'un de l'autre et, ainsi enlacés, ils résistèrent. Jusqu'au soir où, à l'arrivée du froid, ils se séparèrent et se levèrent. Ils ôtèrent leurs vêtements et la femme dit à Herminé. « Prends-les pour couvrir l'enfant. Elle tremble de froid. » Ils étaient entièrement nus. Herminé les regarda avec un immense étonnement, non à cause de leur nudité, qui comme toute autre chose pouvant arriver au corps n'était pas inhabituelle au camp. Mais ils étaient indiciblement beaux. Ils avaient une lueur étrange dans le regard, leurs cheveux étaient devenus lisses et brillaient autour du front, leur chair était d'une blancheur bouleversante, les hanches de la jeune femme s'étaient arrondies, sa poitrine s'était épanouie et les muscles du jeune homme enveloppant ses os étaient tendus. La lumière s'était concentrée en gouttelettes sur leurs épaules et ils ne projetaient aucune ombre autour d'eux. « Nous sommes venus vous dire adieu », dit-il, mais ses lèvres ne semblaient pas avoir remué. Puis il prit la main de sa femme et ils s'éloignèrent, leurs silhouettes restant longtemps visibles, peut-être à cause du halo de lumière qui émanait de leurs corps. Ils étaient si lumineux et si indifférents, on aurait dit qu'ils planaient au-dessus du sable.

Herminé et Sahag attendirent, le cœur serré, le bruit des coups de fusil. Mais rien de tel n'arriva, même après la tombée de la nuit qui enroba la glaise et la cire de leurs corps. Il restait seulement dans leur sillage une senteur indéfinie, pareille à celle de la fumée montant des braises d'encens et d'ambre. « Ils se sont sauvés », murmura Herminé. « Je vais aller les rappeler, dit Sahag. De ce côté-là, c'est le désert, ils vont mourir. Personne n'en est revenu vivant. »

Herminé lui fit signe de s'asseoir et elle vint à côté de lui. « Laisse-les... Ils sont beaux et sans péché. Je pense vraiment que Rupen a raison. » Elle parlait toujours de son mari au présent, comme de quelqu'un parti au loin et qui va revenir, même si à ce moment-là Rupen avait déjà péri avec le convoi d'hommes de Sebka. « Rupen a raison. Dieu est mort. Laisse-les aller. Ici, où tu les as vus pour la dernière fois, à l'extrémité du camp de Deir-ez-Zor, c'est la frontière du jardin d'Éden. C'est la porte du paradis, à peine à deux pas. Nous sommes revenus là d'où nous sommes partis au commencement des

commencements. Mais, entre-temps, le monde s'est perverti. Peut-être reprendront-ils le monde depuis le début et créeront-ils un autre Dieu.» Sahag scruta l'obscurité où il vit palpiter encore une fois les corps de l'homme et de la femme et s'effacer après. Et, soudain, une brise fraîche vint caresser, bruissante, le front du garçon. Comme si sur le chemin du couple le sable s'était écarté, laissant s'élever toutes sortes d'arbres délicieux à voir, les deux bras d'un fleuve bien plus grand s'unissaient devant eux: c'était le Tigre et l'Euphrate. Et l'homme, marchant dans le jardin arrosé par leurs eaux, quitta les siens, son père et sa mère, se colla à sa femme et ils ne furent plus qu'un seul corps.

Mais ici, parmi les humains, à mesure que les convois – une centaine de personnes chaque fois – étaient menés sur les plateaux transformés en lieux d'exécution, du côté de Souvar ou de Damas, d'autres convois venaient de l'ouest, descendant vers le dernier cercle de la mort. En ce mois de juillet 1916, des foules s'éloignaient, des foules arrivaient, et malgré ces allées et venues le camp de Deir-ez-Zor restait égal à lui-même, immobile. Les contrées environnantes étaient couvertes d'ossements. La dernière frontière avait été franchie. Les vivants s'offraient aux morts, faisant des ensevelissements la seule aptitude qui leur restait. Les morts s'offraient aux vivants, en leur tenant chaud comme des vêtements, pendant les nuits glaciales, et servant de communion à ceux que la faim avait rendus fous.

Les yeux hagards, Herminé regardait sa petite fille. La fournaise de l'été qui extrayait les gouttes d'eau que les sels des corps avaient encore étroitement gardés commença à tuer les gens en les desséchant. Les vivants et les morts qui se ressemblaient dans leur immobilité ou les soubresauts qui les secouaient de temps en temps avaient aussi commencé à se ressembler par la couleur foncée de leurs visages secs.

Au rythme auquel se succédaient les exécutions, le camp aurait dû fermer à l'automne de cette année-là. Même sans les exécutions, les conditions de détention de Deir-ez-Zor n'auraient permis à personne de survivre jusqu'à l'hiver. Cet été, ce furent surtout les enfants qui moururent. Beaucoup n'étaient pas ensevelis et restaient parmi les tentes comme des carcasses vides, ratatinées et noircies. Herminé attendait avec impatience qu'ils soient inclus dans un convoi, espérant on ne sait quoi, mais souhaitant de tout coeur quitter

ce lieu. Les yeux ouverts, immobiles, la petite murmurait de temps en temps : « J'ai faim ! » Quand ses gémissements devinrent incessants, plaintifs quand elle soufflait et sifflants quand elle inspirait, Herminé alla faire le tour des tentes. Elle revint au bout d'une heure les mains vides. « On ne t'a rien donné, pas vrai ? » demanda la fillette d'une voix éteinte. Elle secoua la tête, le regard creux. « Toi non plus, ne leur donne rien de moi, après... », dit l'enfant en souriant tristement. Herminé porta la main à sa bouche, si troublée qu'elle en oublia d'éloigner le garçon quand celui-ci s'approcha pour la caresser. Elle le regarda d'un air étrange, puis lui prit le poignet. « Viens », dit-elle d'une voix toute nouvelle. Elle le tira hors de la tente, vers les limites du camp, en remontant le fleuve, là où les Arabes amenaient leurs chevaux pour les abreuver. Elle resta debout, à côté de son fils, priant pour que cela se passe au plus vite.

L'Arabe qui s'approcha les regarda sans douceur, mais curieux, surtout le garçon. Comme Herminé et son fils parlaient le turc, ils auraient pu se comprendre avec ces mots communs que Mahomet leur avait laissés sur les contrées de sa foi. Mais c'était inutile, car ils savaient très bien de quoi il s'agissait. Ces choses étaient arrivées des milliers de fois sur le chemin des convois ou aux abords des camps. Et, pour que ce soit clair, Herminé lâcha la main de Sahag et le poussa un pas en avant, gardant une main sur son épaule, pour qu'il n'ait pas l'idée de repartir en courant. Malgré sa maigreur Sahag ne semblait pas malade et l'Arabe, en signe de connivence, tira un petit sac de farine et l'offrit à la femme. Elle le saisit de ses deux mains et alors, se sentant libéré de son étreinte, Sahag voulut s'enfuir. Mais l'Arabe le saisit par la nuque et la taille et le jeta sur le cheval comme un ballot. Il sauta derrière lui et, poussant un cri perçant, s'éloigna au galop. Herminé resta longtemps clouée sur place. Elle plongea la main dans le petit sac et prit une poignée de poussière qu'elle enfonça dans sa bouche pour étouffer tout cri.

Pendant quelque temps, le garçon resta couché dans une autre sorte de tente, bien plus grande, ornée de tapis et portant des inscriptions incompréhensibles sur les parois, où habitaient des gens qui parlaient une langue rauque et rude, qui le regardaient avec indifférence, mais lui apportaient, tour à tour, à manger, essuyaient la sueur de son front et changeaient ses draps. Quand il fut suffisamment rétabli pour voyager, ils le hissèrent sur un cheval et s'enfoncèrent dans les contrées désertiques, où les seules occupations, quand

ils ne guettaient pas les caravanes, étaient de surveiller, la nuit, le feu dans lequel grésillait la graisse de chameau et, pendant la journée, les corvées d'eau. De ces journées-là, Sahag ne gardait que le souvenir des prières psalmodiées par les hommes et du vêtement blanc qu'on lui avait donné, un vêtement sur lequel la douleur aiguë de son membre déchiqueté laissait des traces de sang, sans comprendre pourquoi cette douleur nouvelle et virile suscitait les sourires et la satisfaction sur les visages des autres. Avec ce vêtement taché de sang, il reçut un nouveau nom, Youssouf, sans que personne ne lui demande comment il s'appelait avant. Mais ce fut à son avantage, car, plus tard, quand on le rechercha, remontant jusqu'à Ourfa et Diarbekir, on ne le trouva pas, ne sachant pas qui demander.

Youssouf devint un jeune homme dégourdi. Il apprit à tenir les rênes des chameaux et à les surveiller quand ils s'abreuyaient. Il s'initia au métier de cavalier, s'habitua à la nourriture sèche et découvrit ce qu'était la patience devant les étendues de sable. On lui donna des vêtements d'homme, il eut son propre cheval, la seule créature avec laquelle il pouvait continuer à parler arménien, et il se prosternait avec les autres, au lever et au coucher du soleil, tourné vers l'est, marmonnant quelque chose qui ressemblait à une prière. Il aurait pu demeurer un bon cavalier du désert, le corps déjà aguerré par les cercles de la mort, ses cils longs abritant ses yeux des sables, le visage basané, prêt à affronter les meurtrissures du vent et les cheveux noirs, frisés, bonne protection contre la chaleur brûlante. Le fait qu'il ne sache pas l'arabe tourna à son avantage. Personne ne le harcela de questions, il ne dut rien raconter sur lui. Il ne fut pas obligé de prier un prophète qui s'était manifesté à lui en le faisant saigner, gardant pour lui l'autre qu'il avait vu représenté saignant.

Il aurait pu être un bon cavalier de ces grands espaces et arriver un beau jour à être le chef de sa tribu. Il serait descendu, l'hiver, sur le bord de la mer Rouge jusqu'aux environs de Médine et, au moins une fois dans sa vie, jusqu'à La Mecque, puis serait remonté par Jérusalem et Damas jusqu'aux endroits qu'il connaissait si bien et même plus haut, vers les montagnes, à Ras-el-Aïn et à Mossoul. Mais Youssouf resta isolé, et les autres, satisfaits de le voir dégourdi, le laissèrent tranquille et ne troublèrent pas les conversations incompréhensibles qu'il avait avec son cheval.

Youssouf vivait cette vie perpétuellement perplexe. L'explication vint tout à coup, comme cela se produit quand les questions sont imprécises. Ils étaient arrivés à Mossoul. La journée avait été bonne. Ils avaient vendu des fromages de chèvre et des peaux de chameau. Il faisait chaud dans la tente, tout était calme, ça sentait les grillades, mais, avant de s'asseoir sur les coussins autour du feu, ils comptaient les jaunets qu'ils serraient dans de petites bourses. Puis les femmes admirèrent les cadeaux – de l'ambre, des tissus et des bijoux. Le maître de la tente serra le plus beau des bijoux dans sa main qu'il ouvrit brusquement, comme un prestidigitateur, pour l'offrir à la plus jeune de ses femmes. Elle l'accrocha autour de son cou et se tourna, joyeuse, pour danser autour du feu, au son aigu des zournas et au rythme des tambourins. Le feu scintillait et grésillait sous les gouttes de graisse, les visages luisaient et s'allongeaient au gré des flammes, le rythme des tambourins s'allia aux battements des mains, et la femme tournoyait, soulevée par sa jeunesse et la joie du cadeau. Que le garçon aperçut quand elle arriva juste devant lui en ondoyant des hanches et secouant ses seins depuis la racine des épaules. Ce talisman accroché à une chaîne en or et exhibé avec fierté, le jeune homme s'en souvint, avec le geste craintif de sa mère qui l'avait caché sous ses vêtements. Personne ne le remarqua quand il se glissa hors de la tente. La seule chose qu'il put faire, l'esprit chamboulé, ce fut de courir comme un fou. Il fuit sans savoir qui, jusqu'à bout de souffle, pour tomber finalement à genoux. Et comme il avait besoin de sortir de son corps, de s'en arracher, il poussa des cris. Il s'assit dans le sable, se mit à se balancer et hurla de toutes ses forces. Quand le cri s'éteignit, pour faire place au gémissement de Deir-ez-Zor, à ces pleurs secs, Youssouf était mort. Il avait été une créature malheureuse, étrangère, silencieuse, errant dans des lieux qu'il ne connaissait pas et parmi des dieux auxquels il ne croyait pas. Né d'un saignement et occis par un cri. Contrairement aux fois où un corps tue un autre corps, en le poignardant du dehors en dedans, Youssouf mourut poignardé de l'intérieur par le corps même sur lequel il s'était superposé, comme une tunique blanche et ensanglantée. Dépouillé de son nouveau vêtement, Youssouf gisant à ses pieds, Sahag retourna vers les tentes. Cette fois, n'étant plus un fils de la tribu, il vint furtivement, se dissimulant dans l'obscurité, contournant les feux et les ouvertures des tentes. Il alla à l'enclos des animaux et sortit doucement son

cheval en le tirant par les rênes. Leur marche dans le sable fut silencieuse, le cheval le suivit sans remarquer de changement, l'écoutant et le flairant, car pour lui Youssouf n'avait jamais existé. Puis son galop retentit, mais alors cheval et cavalier étaient déjà loin.

Il se dirigea vers l'ouest, sur un trajet inverse de celui des convois ; malheureusement, le retour par les cercles de la mort, des Pâques des morts aux Pâques de la résurrection, n'était pas un retour dans le temps. Au contraire, en gravissant les degrés un à un, depuis les profondeurs où il était tombé comme dans un puits, il ne trouva que les traces des convois, des survivants qui mendiaient au bord des routes, de nouveaux noms terrifiants donnés aux précipices qui broyaient les ossements au son des grognements de bêtes, des enfants de son peuple, vêtus de pantalons à la turque, avec des Youssouf poussant dans leurs poitrines comme dans des couvoirs. Plusieurs fois, il voulut retourner à la tente pour tuer l'Arabe sous les yeux de ses femmes et de ses enfants et récupérer le talisman de sa mère. Mais il se dit finalement que cet Arabe n'y était pour rien, celui qui avait arraché la chaînette au cou de sa mère était ailleurs et il devrait mener une guerre trop grande pour le trouver ou tuer tous ses semblables afin de s'assurer que le meurtrier de sa mère soit puni. En fin de compte, cet Arabe avait été son bienfaiteur et ce n'était pas sa faute si les temps avaient tant fait chuter le prix d'un être humain qu'un Bédouin ait estimé la vie du garçon égale à un petit sac de farine.

À Ras-el-Aïn, Sahag retrouva la voie ferrée qu'il avait quittée deux ans avant, à Mamoura, le visage rouge et enflé de manque d'air et d'eau dans les wagons à bestiaux. Il vendit son cheval et voyagea un jour et une nuit, niché dans un coin de wagon, jusqu'à Izmit. Au retour, il ne trouva plus aucun signe qui lui indiquât le chemin. Et alors, pendant un temps, son chemin fut celui des trains et des bateaux qui le conduisirent à l'ouest, jusqu'à Bazargic et puis à Silistra.

Aussi longtemps qu'il fuyait, les souvenirs le laissaient tranquille. Quand, enfin, il s'installa à Silistra, il entra comme apprenti chez un négociant, puis il ouvrit sa propre boutique. Lorsque, plus tard, il chercha à prendre femme, qu'il traîna avec les filles attendant les marins dans le port, son voile de Bédouin, jeté autrefois par terre comme une vulgaire écharpe, se ranima, se mit à siffler comme un serpent et à suivre Sahag. C'est ainsi qu'il retrouva un soir, le visage de Youssouf reflété dans une fenêtre à la lumière de la lampe à pétrole. Il le

regarda, effaré, danser au son des tambourins et des zournas, déchirer sa tunique blanche d'homme du désert, tenir son membre à la main et le frotter en sautillant avec des regards sauvages et faire gicler, en haletant, non de la semence mais du sang. Sahag ne trouva pas moyen d'effacer cette vision qui l'arrosait de sa semence horrible autrement qu'en attrapant un outil et en brisant la fenêtre. Youssouf éclata de rire, son visage vola en éclats se multipliant en milliers d'autres visages et se répandit dans la pièce. Quand il se ressaisit, il se regarda, tel qu'il était, le visage farouche, les vêtements en désordre, son membre encore dur et estropié à la main. Il comprit que Youssouf était entré en lui et que ce n'était pas en brisant les fenêtres et en couvrant les miroirs qu'il pourrait combattre cette image translucide.

Sahag et Youssouf se haïssaient, mais ils savaient qu'ils étaient obligés de vivre ensemble. Youssouf subit, en dix fois pire, les tortures auxquelles Sahag avait été soumis, contraint d'adorer un autre sauveur et d'observer les règlements très stricts de cette foi. Il se vengea de ce peuple étranger de la seule manière à sa disposition, c'est-à-dire par le membre qui portait le signe de sa naissance, en empoisonnant sa semence. Lié à cette semence, demeurée éternellement stérile qui devenait plus rare et plus chiche à mesure que passaient les années, Youssouf perdit aussi sa consistance. Dans mon enfance, Sahag Sheïtanian était un vieillard. C'est pourquoi je n'ai pas connu Youssouf.

Écartelé, habitué à ce que chacune de ses moitiés guette et haïsse l'autre, attende que cette autre soit endormie pour pouvoir la frapper, mais fatalement s'endormant ensemble et ne se séparant vraiment qu'en rêve, car les deux moitiés ne pouvaient rêver en même temps, Sahag, à mesure que l'une des deux moitiés s'amenuisait comme l'espoir d'avoir des enfants de son épouse Armenouhie, habitué à haïr et ne pouvant plus abriter toute cette haine dans les niches de son âme coupée en deux, se mit à haïr les autres.

D'abord les gens comme Youssouf. Mais comme il y en avait assez peu dans son entourage et que sa haine non consommée grinçait, pareille aux dents des bêtes sauvages qui doivent déchiqueter leur proie, faute de quoi, les canines poussent jusqu'à leur percer le crâne, Sahag déversa sa haine sur les bolcheviques. L'occasion inespérée se présenta après la guerre, quand, à la différence de la période où le seul communiste de Focşani était un ivrogne,

marchand des quatre-saisons, dont l'unique activité politique consistait à injurier à tue-tête la dynastie et le roi, le jour du 10 mai, jusqu'à ce que les autorités en prennent de la graine et l'arrêtent la veille de bon matin avant qu'il ait cuvé l'ivresse de la nuit passée, après la guerre donc, la ville était pleine de communistes. Sahag les traitait de grossistes et de communistes de grands chemins. Les communistes le récompensèrent de l'affection qu'il leur témoignait, avec leur générosité coutumière, c'est-à-dire en pillant son magasin puis, quand il n'y eut plus rien à piller, en le lui confisquant pour de bon. Sahag se réjouissait à chaque fois: « Prenez ! » hurlait-il en agitant les bras et sautillant sur une jambe: « Pillez ! », en leur jetant à la tête des boîtes de cacao Van Houten: « Vous avez oublié de prendre ça ! », ou bien des sacs de grains de café qui s'éparillaient sur le trottoir comme des cafards.

C'est lui qui eut l'idée d'installer la radio Telefunken dans le caveau de Seferian et il allait tout seul, la nuit, écouter Radio Europe libre au cimetière. Pendant l'été de 1958, il suivit d'un regard gourmand les bataillons de l'Armée rouge qui se perdaient sur la chaussée en direction de Tecuci. Plus tard, il passa des heures entières immobile à regarder, transmis en direct sur l'écran, grand comme une assiette, du téléviseur de madame Maria, notre voisine d'en face, l'enterrement de Gheorghe Gheorghiu-Dej, sans laisser échapper le moindre détail, tout en croquant des graines de tournesol, en buvant de la bière et jouant les supporters de foot. « Les Russes l'ont irradié, disait-il, sans le moindre reproche à leur adresse pour une fois. Ils lui ont déclenché la jaunisse! »

Et ce fut encore Sahag Sheïtanian qui le premier se laissa tenter par la fascination des cartes de géographie. Arrachés aux lieux de leur enfance, les vieux Arméniens ont fui, ont émigré, ont traversé des déserts, des continents, des mers et des océans, mais n'ont pas vraiment voyagé. Traverser le monde a fait partie de leurs tristesses, non de leurs curiosités ou de leurs joies. C'est pourquoi ils devinrent des voyageurs de contrées de papier, comme les scorpions des livres.

Ces feuilles cartographiées étaient comme une fente dans le monde réel, elles ouvraient sur une nouvelle dimension. Sur ces cartes, les guerres finissaient toujours autrement que dans la réalité, les fedayins des montagnes anéantissaient des armées, les prisonniers parvenaient à s'évader des camps de déportation et les guerriers échappaient aux encerclements. Les Américains

débarquaient dans les Balkans, les parachutistes anglais envahissaient le ciel, les Russes se retiraient dans les profondeurs de la Sibérie. Et, bien entendu, l'Arménie s'étendait depuis le Caucase jusqu'à Tyr et Sidon, de l'Anatolie au lac d'Ourmia, comme à l'époque de Tigrane le Grand, au dernier siècle avant Jésus-Christ. Le monde était une superposition de cartes remplies de flèches qui marquaient des débarquements, des libérations, des bannissements, des cessions, des élans et des triomphes. De toutes les cartes, celle qui avait le moins d'importance, et donc attirait le moins l'attention, était celle posée à même l'herbe, c'est-à-dire la réalité.

Pour cette raison précisément, sur ces cartes, d'autres traités étaient respectés et les guerres s'achevaient autrement. Le traité de Sèvres était en vigueur. La rencontre de Yalta n'avait pas eu lieu, et le crayon de Staline, à la pointe émoussée exprès, n'avait pas encore partagé l'Europe. Sahag Sheïtanian et les autres Arméniens de mon enfance étaient plutôt les hommes des cartes que les hommes de la terre. Ils étaient parfois si indifférents, le regard perdu si loin, qu'on aurait dit qu'ils s'enroulaient en même temps qu'elles et disparaissaient de ce monde.

Dans *Le Livre des chuchotements*, chaque arôme, chaque couleur, chaque éclair de folie a son mage. Le guide des diverses contrées, le mage des cartes, ce fut Mikaël Noradounghian. Les autres l'entouraient, regardant, les yeux écarquillés, les continents s'aplanir sous ses mains. Mon grand-père restait assis, silencieux et plein de sagesse, rien d'autre ne prouvait aussi bien que les cartes qu'on pouvait trouver du sens, au-delà de la pagaille des temps. Anton Merzian oubliait de poser des questions et devant les cartes, où il y avait de la place pour tout le monde, il cessait de se disputer avec Krikor Minassian.

Ștefănuță Ibrăileanu, Meguerditch Tcheslov, Agop Aslanian, Vrej Papazian, Ovanes Krikorian et tous les autres s'approchaient timidement en se laissant guider vers cette nouvelle Bethléem, où le salut se présentait sous forme d'une carte. Sahag Sheïtanian regardait, comblé par cette merveille. C'étaient les seuls instants, où, les entrailles apaisées, il se réconciliait avec Youssouf.